

## SOMMAIRE

|                        | Pages |
|------------------------|-------|
| Avant-propos . . . . . | 5     |

### NOUVELLES

|   |    |
|---|----|
| Laadi Flici - Un soir, du côté du Dhurdhura . . . . | 11 |
| Jamel Moknachi - Tandis que le ciel bleu . . . . .  | 17 |
| Safia Ketou - Nor-el-Bassar . . . . .               | 27 |
| Larbï Boulkroun - La génération au sommet . . . .   | 37 |
| Hamoud Atmani - Le milliard au goût sale . . . . .  | 49 |
| Nadir Aït-Ouali - Le goût du sable . . . . .        | 69 |
| Azzedine Chabane - L'Arc-en-ciel . . . . .          | 79 |

### POEMES Cheikh Mohammed El-

|  |            |
|--|------------|
| Aïd - Abu' l'Mangouch . . . . .                                    | 93         |
| Abdelkader Bekouch - A la recherche des hommes<br>perdus . . . . . | 97         |
| Omar Aïï-Qumeziâne - Pourquoi ? .. .. .                            | 100        |
| - Les nouveaux Pieds-Noirs..                                       | 101        |
| Madani Senoussi - Vietnam... Vietnamiens... . . . .                | 102        |
| Ahmed Benkamla - Absente l'Etoile Polaire .. ..                    | 103        |
| Amar Abane - Mon petit poème .. .. .                               | 105        |
| Jamel Moknachi - Il ne faut pas négocier .. .. .                   | 107        |
| <b>Prix Rédha Houhou .. .. .</b>                                   | <b>109</b> |
| <b>Prix Rachid Ksentini .. .. .</b>                                | <b>110</b> |

*Nous rapellons à nos aimables collaborateurs que l'emploi d'un pseudonyme n'est pas interdit, mais que la Direction doit connaître l'identité exacte des auteurs. Par ailleurs, nous prions nos nouveaux collaborateurs d'accompagner leurs premiers manuscrits d'une brève notice biographique.*

## PROMESSES et AMAL

### deuxième année

Avril 1959 - Avril 1970

PROMESSES et AMAL ont une année d'existence. Le temps de 6 numéros. Le temps de tenir le pari. Le temps de remplir leurs premiers engagements. Le temps de s'affirmer.

Le temps, à présent, de jeter un bref regard en arrière pour mesurer le chemin parcouru, apprécier la leçon de l'expérience, et prendre son second souffle.

Si le moment n'est pas encore venu de dresser un bilan complet — nous pensons qu'il est encore trop tôt pour cela — nous pouvons, du moins, tirer et souligner les quelques constatations relevées au cours d'une année d'activité.

PROMESSES a conquis un très large public.

PROMESSES est lu, connu, et commenté, dans les quatre coins du pays (et jusqu'à l'étranger). Et, ce qui est peut-être plus encourageant, par un public qui s'étend du jeune lycéen de 15 ans au Professeur, au Médecin, à l'Ingénieur, au Fonctionnaire, etc...

Témoin l'énorme courrier que nous recevons :

*« Je lis régulièrement PROMESSES et je trouve que c'est une revue littéraire formidable parce qu'elle est destinée à encourager les jeunes algériens en publiant leurs œuvres. Je suis né le 17 janvier 1955 et... »*

(H. R. Tizi-Ouzou)

*« Je lis et relis PROMESSES et suis souvent méditatif et dans la condition la plus emphatique qui soit à l'égard [du peuple algérien']... » (Professeur Ch. A. R. Genève)*

**PROMESSES** correspondait à un besoin.

Dès notre premier numéro, nous nous proposons de faire de **PROMESSES** le banc d'essai de la jeune littérature algérienne — tout en faisant appel à la collaboration d'auteurs confirmés. Or la masse des manuscrits reçus nous a révélé avec clarté toutes nos possibilités et potentialités. En effet, il est réconfortant de constater l'immense soif d'expression du peuple algérien, son besoin impérieux de dire, de raconter, de chanter, de se faire entendre. Cette soif particulière d'une soif plus générale qui fait du peuple algérien un peuple profondément épris de culture. Cette force d'expression, quasi-irrésistible, est sensible chez tous nos collaborateurs :

*« Né en 1951 en Grande Kabylie... Comme tous les jeunes de ce coin, j'ai trop souffert de la guerre (bilan : maison détruite, forêt calcinée, oliviers, un frère et un oncle morts) et sans compter les membres de ma grande famille, hommes et femmes, morts sur les bouteilles tortionnaires de l'ennemi. Ma mère même après la guerre a fréquenté plusieurs hôpitaux psychiatriques... Je le dis parce que c'est noble et parce que c'est cela qui a fait de moi un poète, un romancier et même un chercheur... »*

(D.A. Relizane)

**Cette force qui déchaîne de véritables « passions » littéraires,**

*« C'est sublime, beau, de faire ou de lire un poème. Alors j'ai décidé de faire des poèmes, de lire les œuvres des grands poètes. Et c'est devenu pour moi une passion. J'ai 15 ans, encore jeune n'est-ce-pas ? Mais malgré cela j'ai besoin qu'on m'aide et qu'on m'encourage... »*

(G. Dj. El-Eulma)

exprime un besoin réel de communication (et à ce sujet nous avons été heureux de constater que rares sont les jeunes auteurs qui adoptent le ton ou le style précieux et prétentieux). L'acte d'écrire est vécu comme une sorte de libération, une façon de sortir du cercle de son moi :

*« O vous, qui que vous soyez, je vous tends la main ; ne refusez pas votre secours... Un seul poème publié dans votre revue... me réconcilierait avec moi-même... »*

(B. D. Skikda)

**Il est du devoir de PROMESSES de répondre à cet appel et à cette attente.**

**PROMESSES remplit son rôle culturel.**

Qu'importe si les manuscrits que nous publions ne sont pas toujours d'une plume parfaite, qu'importe s'ils présentent quelques maladroitures. Nos jeunes auteurs sauront, par le travail continu, parfaire la forme de leurs œuvres : [Important c'est le fond. C'est l'authenticité de ce qui est exprimé par balbutiements, par bribes, par saccades, ou par voix hachée. Car ce qui est dit est admirable : l'amour profond du pays, l'espoir en l'homme, la solidarité avec les opprimés, etc... Et c'est là, dans un premier temps, que réside l'essentiel.

*« Tes poèmes sont myopes  
Tes poèmes sont flous, tes poèmes sont squelettiques » me disent mes amis les intellectuels, ceux qui se prennent pour les dieux de la poésie. Mes poèmes n'ont pas cette matière importante qu'on appelle l'âme. Ils sont morts mes poèmes ; ils sont à enterrer. Dans leur prison ils toussent ; ils gémissent en chœur tout en maudissant l'humble main qui les écrit. Quant à moi, ces critiqueurs matois qui bavent autour de moi, je les hais ; leur cœur de pierre est plus myope que celui d'un âne têtue... »*

(A. A. Alger)

**C'est pourquoi dans nos critères de sélection de manuscrits l'authenticité passe avant la qualité de de l'écriture (bien que parfois nous soyons obligés — malheureusement — de sacrifier à la correction du style).**

Bien souvent nos jeunes collaborateurs nous demandent de les conseiller et de les corriger. Or, en art véritable il n'y a pas de principes codifiés. Le principe général

**maîtrise de la langue et de la pensée le reste étant une affaire de cœur, est le seul que nous puissions hasarder.**

**Nous préférons plutôt donner matière à étude et à réflexion. En présentant soit des textes d'auteurs confirmés (auxquels nous renouvelons notre appel), soit des œuvres à redécouvrir (comme nous l'avons fait dans notre numéro 4 pour les poètes populaires).**

*« PROMESSES N° 4 : une véritable fontaine de Jouvence. Merci. »*

(A. B. Saïda)

Afin de justifier les espoirs et la confiance de ses lecteurs et collaborateurs,

*« Je pense que cette revue est une excellente occasion pour moi et pour tant d'autres jeunes algériens de me corriger, d'extérioriser ce que je ressens et observe afin de me guider... »*

(M. S. Alger)

**PROMESSES se veut la page ouverte, le livre ouvert et l'horizon ouvert pour tous les écrivains algériens.**

**P R O M E S S E S**

nouvelles

**Laadi Flici \***

## Un soir, du côté du Dhurdhum

Il est assis sur cette chaise. Les mains collées sur les reins. Le regard fixe. Les murs sont tapissés de livres, de journaux, de revues. Sur la table de travail, un téléphone, des cendriers crachant des mégots, des dossiers disposés n'importe comment, des objets d'art, un chandelier en argent. Par ailleurs, pas de fenêtres. Pas de bruits. Pas de mouches. Pas d'hirondelles. Pas de vautours. Pas de lumière. Pas de soleil. Même pas un soupçon. Par terre, on trouve de tout : des vases, des sculptures, des livres, des statuettes, une machine à écrire, des journaux.

On sent une odeur particulière. Une odeur prenante qui vous donne à la longue des vertiges, des nausées, des vomissements. Une odeur qui vous oppresse. Et lui, il est assis sur cette chaise. Les mains collées sur les reins. Le regard fixe.

*(\*) Laadi Flici a publié récemment aux éditions SNED un recueil de poèmes : « La démesure et le royaume ».*

Ses cheveux sont partis avec un souvenir appelé Youm, un soir, du côté de Valvathard. Youm l'a cloué sur cette chaise. Dans cette chambre. Ce visage ravagé, c'est Youm. Ce physique à moitié détruit, ces bruits du cœur battant n'importe comment, cette tête secouée de mouvements convulsifs apparaissant n'importe quand, c'est Youm. Il a ajouté trente ans de plus à ce vieillard de trente ans. Et de toute cette loque humaine qu'on aurait dû déjà enterrer, il ne reste que ce regard qui vous glace et vous rappelle qu'il est encore en sursis.

J'ai reçu ce formulaire. Il y a des questions. Des points d'interrogations. Des souhaits. Des explications. J'ai pris un stylo made in Rym. Peut-être made in Laos ? Probablement. J'ai aligné des mots ; des verbes, des possibles, des chiffres, des je ne sais pas, sur ce sein immense et plein de petits points serrés comme le satin dingue de tes yeux. J'ai badigeonné, tiré en un million d'exemplaires au carré, épingle ma tête. J'ai confectionné puis confronté mes jambes.

Mes mains. Ma tête. Mes jambes dans le satin vache de tes yeux.

Elle est assise sur ce rocher. La tête posée sur ses mains maigres. Ses cheveux sont blancs. Le regard fixe. Elle est seule. Elle a peut-être froid. Autour d'elle des montagnes. Des ruisseaux. Des arbres. De la verdure. Au-dessus de sa tête, recouverte de foulards, le ciel est bleu et inondé de soleil. Elle est dans cet endroit. Elle vit dans cet endroit appelé Valvathard, du côté du Dhurdhura. Vastes montagnes. Elle mange l'herbe, des glands. Les gens du village lui apportent parfois, quand ils se souviennent, de la nourriture.

Un jour, ils la trouvèrent sans vie. Assise sur ce rocher. Ses cheveux étaient blancs. Sa tête recouverte de foulards. Elle était glacée. Sur ses lèvres se dessinait un sourire. Les gens du village l'enterrèrent près d'une toute petite tombe. Celle de son fils Youm.

J'ai reçu ce formulaire. Des points. Des points. Des je vais à la ligne. Signature. Intéressé. Décision.

Directeur. Chef. Général. PDG. C'était l'année dernière. Sollicité. Durée. Adresse. Fonction. République. Je tricote. Des points. Fonction actuelle. Situation de famille. Départ. Centre. Rym. C'était l'année dernière du côté du Dhurdhura. Service. Transmis. Des points. Accordé. Refusé. Souligné. Barré. Et au loin, la mer se vietnamise avec tes yeux couleur de satin dingue. Tu te souviens de Valvathard. Surtout quand on est triste. Quand on ne s'aime plus. Il pleuvait.

Mes mains avec comme ordure le satin feu follet de tes yeux. Je ne sais pas dire je t'aime. On est pressé. Le temps nous écrase. Tu le prends ? Je te le passe ?

Il pleuvait. J'ai crié. Et puis ce formulaire. Avec ses points qui s'allongent. Oui s'allongent. Il est responsable. De face. De dos. De profil. Elles étaient quatre. La première. La deuxième. La troisième. La quatrième. Le style est comme ces points qui s'allongent. Qui s'allongent et sur lesquels il faut mettre des mots, aligner des verbes. Des explications. Des interrogations. A une question il faut un million au carré de réponses. A un million au carré de réponses il faut...

Et puis la mer qui ne cesse de se vietnamiser. Mais pourquoi mettre vietnamiser ? Un peu de tenue, monsieur. Et l'académie ? La solution de nos problèmes est au bout du fusil. Aimez-vous Mao ? J'aime Mao !

Un soir du côté de Valvathard, je t'ai aimé. Il y avait le Dhurdhura. Ton sourire. Tes cheveux. Tes mains. Le satin vietnamise de tes yeux. Mais pourquoi mettre encore vietnamise ? Ça ne veut rien dire. Vous écrivez n'importe quoi. Vous divaguez. Pardon ! On s'est aimé. La mer était avec nous dans le creux de notre jeunesse. Tu étais belle. Je t'aime. Le soir était avec nous. Tu m'aimais.

Il fait froid. C'est le soir. On est du côté de Valvathard dans le Dhurdhura. Un groupe de réfugiés. Ils ont peur. Parmi eux un qui est blessé. C'est un guérillero. Ils se cachent. A côté du blessé, une mère avec son enfant dans les bras. Un enfant appelé Youm. Il fait froid. Une patrouille de l'armée d'occupation passe près du groupe. Tout près. Un silence

lourd. Un silence grave pèse sur eux. Il ne fallait pas bouger. Il ne fallait pas respirer. Un silence lourd. Il fait froid. Un silence grave.

Mais Youm ne connaissait pas le règlement. Il ne connaissait pas le jeu des grands. Il était loin de soupçonner que le fait de bouger pouvait les conduire à un massacre. Il était dans les bras de sa mère. Loin de tout. Loin de la guerre. Loin des ratissages. Loin des bombardements. Loin du napalm. Loin de la guerre. Il fait froid. Et Youm a froid. Peut-être faim ? Non. Il n'eut pas le temps de crier. Sa mère sortit son sein. Un sein immense et blanc. Et le plaqua sur le visage de Youm. La patrouille passe. Elle passe. Interminable. De temps à autre, on entendait des bribes de phrases.

La mère que comprenait-elle ? Peut-être parlaient-ils de Paris, de la quille, de la syphilis, de l'adjudant ? Si seulement ils pouvaient s'éloigner le plus vite possible.

J'ai reçu ce formulaire. Il faut être précis. Les mots sont importants. Au début, il y avait le verbe. Au début, il y avait tes yeux. Au début, il y avait je t'aime. Au milieu. Il n'y a pas de milieu. Il y a l'heure. Un cycle. Je tourne en rond. Le problème de nos solutions. La solution de nos problèmes est au bout du fusil. Le regard fixe. Au début, il y avait l'action. Il y avait l'amour. C'était un soir, du côté de Val-vathard. Le Dhurdhura était majestueux. Le Dhurdhura était Vietnam. Action. Engagement. Pourquoi encore parler du Vietnam ? Le Vietnam a toujours quelque chose à creuser dans votre conscience. Il perturbe. Il agite. Il vietnamise. Les B 52. La rencontre de l'alphabet et du chiffre. B comme Dhu/dhura. Comme je t'aime. 52 comme souvenir. Ecole. Incendie. B et 52. Avions. Bombardements. Ratissages. US GO HOME. Je crie. Je tue. J'assassine. De face. De profil. Jamais de dos. C.I.A. égale dos. Poignard. Hommes de mains. J'ai reçu ce formulaire. Un soir, du côté de notre épaule, on a posé un creux dans notre amour. Il pleut. Il pleuvra toujours.

Le blessé regarde fixement Youm. Il transpire. Sa blessure lui fait atrocement mal. Il fait froid. Il a mal

à la tête. Il regarde Youm. La patrouille enfin s'éloigne.

La mère retire son sein immense et blanc du visage de Youm. Le gosse était mort. Glacé. Bleu. Blanc. Rigide. Il fait froid. C'est le soir.

La mère pousse un cri. Un seul cri. Déchirant. Le blessé se lève. Puis il demande un drap avec lequel il recouvre le petit corps de Youm.

J'ai reçu ce formulaire. Les réponses sont fausses. Les B 52 sont vrais. Tu es partie. J'ai pleuré. Le regard fixe. Des livres. Des journaux. Un style voulu. Un travail harassant. Des vases. Des objets de valeurs. Je t'aime. Tu m'as quitté. Tu te rappelles de Valvathard ? C'était le soir. Le silence. Un sein blanc et immense. Immense et grand. Grand ? Immense comme le Vietnam. Il ne faut pas oublier le Vietnam. Youm se rappelle. Il était enfant. La patrouille passe. Elle passe. Notre amour était dingue. Comme le satin garde-fou de nos yeux. Le regard fixe. Les mains collées sur les reins. Les reins collés sur les reins. Tu es partie. Je reste. Je resterai avec la pluie. Mais pardon. Ayez bonne conscience. Le regard fixe. En Suède, il y a des Suédois. A la Toussaint, les morts revendiquent les routes. Stop à l'agression US. Stop au gangstérisme. La crapule voit dingue. Je resterai longtemps à t'attendre. J'attendrai. Toute la vie. toute la monotonie. Toute la langueur. Et au loin, la mer se vietnamise — encore — avec le satin feu follet de tes yeux.

J'ai reçu ce formulaire. J'ai retenu Youm. Un corps froid. Un Dhurdhura majestueux. Une mère avec un sein blanc et immense. Et lui, il est assis sur cette chaise. Le regard fixe. J'ai épinglé ma tête dans le creux de ton épaule et j'ai sangloté. J'ai retenu Youm. La patrouille passe. Elle passe. Ils parlaient de quoi au fait ? De la quille ? De la syphilis ? De Nantes ? De Marseille ? Personne n'a répondu présent. Personne n'a bougé. Le silence était Prince. La syphilis dans nos oreilles. La quille dans nos oreilles. Pas de mouvements. Pas de bruits. Et il a fallu que Youm. Mais Youm fut rappelé à l'ordre par un sein immense et blanc. Le Dhurdhura comme témoin. C'était un soir, du côté de Valvathard.

**Jamel Moknachi**

# Tandis que le ciel bleu...

Un peu de pluie. De la boue. Yata Sid jure. Sa mule trop chargée peine quelque peu. Yata Sid la devance. Il tire la brave bête. Yata s'embourbe et la mule aussi. Et tous deux soufflent, luttent s'accrochent aux ronces et aux racines. L'homme et la bête semblent jaillir de la même boue. Et le fardeau dégringole. A la lueur des dernières étoiles et d'un crépuscule bleu-noir brillent, hurlent de beauté des munitions d'un cuivre flamboyant. Là, dans la boue Yata Sid s'affale dans la boue et la bête l'imite. Deux corps enchevêtrés dans la terre gorgée de pluie. Le cuivre rutil. D'un effort surhumain les deux corps se dressent et la boue dégouline. Les deux êtres se hissent droits comme au jour de la création. Le précieux fardeau est vite ramassé, avec minutie. Malgré la boue. Contre la boue. Yata Sid et Ajila sourient. Car l'homme siffle et traîne la bête qui trotte comme avertie que l'aube peut être une sentinelle...

« Moi je ne pense pas que... A moins que... Je me doutais de quelque chose... Et cette mule qui ne dit rien... On m'a bien dit des caisses de lait... Du lait

comme si... ouf ... après tout... Mais quand même Zella c'est 1 898 mètres d'altitude et mon Ajila qui donne des signes de maladie... On verra... On verra... »

Yata Sid fouette la bête. Ajila fait de son mieux.

« Les hommes sont tous les mêmes. Ils croient au miracle. J'ai vingt ans et par rapport à la vie humaine j'ai comme un siècle. Et puis Zella c'est 1 898 mètres d'altitude. Il m'en faudra du foin d'ici là, mon maître qui donne des signes de maladie.

1 898 mètres. 1 898 - 1 898 - Et mes flancs ! Les caisses ! Jamais pareil fardeau ne m'a paru aussi bizarre. Mais pourquoï, la boue ? »

Ajila donne une ruade dans la boue, s'arrête et repart.

Le sentier est étroit, de rocaïlles et de boue. Yata Sid chantonne d'une voix brûlée, chaude, avec des accents de silex :

« Quel est l'habile couturier  
Qui le jour de mon mariage  
Fera à ma belle  
Une jolie robe  
Avec de petites manches  
Avec de petites manches de dentelle blanche ».

Il pleut. Temps de paysans. Pour les paysans.

Il n'y a pas une crête ou une colline. La terre ici est un massif géant. De village il n'y en a guère. Des bicoques défiant la pesanteur accrochées telles des ruches à flanc de montagne.

Au village, au loin, tout en bas, quelqu'un. Il a dit : « Faut monter ces colis de lait à Zella, tu auras un quintal de blé au retour et deux bottes de foin pour Ajila ».

Yata Sid ne se souciait guère de la marchandise.

Mais il y a eu la chute, la boue et une caisse qui a livré son secret. Alors Yata Sid, un instant affolé, faillit tout jeter mais en un éclair de seconde il comprit.

Déjà au village des gens :

— « Il paraît que des hommes ont pris le maquis et vont faire la guerre ».

— « Il paraît que la gendarmerie fait des patrouilles dans les montagnes ».

Yata Sid marche. La boue à hauteur du genou. Ajila se bat, sue, souffle et écume malgré la pluie, le vent.

Yata Sid inlassablement : « Qui fera  
à ma belle Une jolie robe Avec de  
petites manches ».

L'histoire raconte les grognards de Napoléon. Ici la forêt torturée dans tous les sens par les éléments déchainés reste muette et regarde l'étrange convoi que la boue semble rouler vers Zella.

Yata Sid. Ajila. Un moment.

Ajila. Yata Sid.

La pluie est au sol et la boue semble tomber en grappes.

Pas question d'abri. Pas question de halte. « A  
Zella quelqu'un sera là pour le lait. »

Yata Sid s'arrête pourtant. Il avançait sa bête de dix pas. Il va vers elle. Caresse. Ajila s'immobilise. L'homme lui crie :

— « S'il y a un Dieu sur notre terre, lui seul peut nous tirer d'affaire. Zella est loin et haut. »

Puis de plus belle :

« Quel est l'habile couturier ».

Prémices d'hiver  
pluie boue sueur  
Boule de chagrin  
Dans la gorge de l'aube  
Plaie de rasoir  
Sur une joue d'enfant  
Crânes télescopés  
En pâture aux hordes faméliques  
Des hyènes puantes et des loups osseux et galeux  
Que la montagne se charge de secret  
Comme un fusil de poudre  
Et qu'elle percute le soleil  
Prémices d'hiver

pluie boue sueur  
 Enigme crépusculaire  
 A peine au battement de cils  
 Où l'on discerne le fil blanc du fil noir  
 Le vrai du faux.

Exténués, Yata Sid et Ajila s'étaient assoupis. Et Yata Sid bondit littéralement de son abri. Fiévreux peut-être...  
 Feu !

Les tempes de Yata Sid sont pulvérisées. Sa cage thoracique coule en poussière de braise.

Un gros gendarme dirige à présent le tir de son peloton sur Ajila.

Feu !

La bête se cabre, les fers au ciel et dans un cri humain s'écrase et s'enfonce dans la boue, le regard révolté, tendu vers ZeMa.

Réveil. Caresse. Le convoi repart. La pluie. Yata Sid cherche de la galette dans le fond de son cache-poussière.

Il ne chante plus.

Zella. Un hameau. Il fait nuit. Il doit être pas loin de minuit.

Douze heures l'homme et la bête s'arrachant à la boue, se relayant dans un langage magnifique qui appartient aux humbles, ceux-là même qui doivent tout à la nature, leur nourriture, leurs espoirs, leurs peines, ceux-là même qui comptent dans la famille leurs bêtes car même les prophètes les ont chantés.

Un homme s'occupe d'Ajila. Un autre de Yata Sid.

A l'aube quelqu'un du hameau dit à Yata Sid : « Tu peux repartir. » Et Yata Sid :

— « Oui. Mais que se passe-t-il dans Zella ? quelque chose d'insolite ? Non ? »

Car Yata Sid a vu des gens arriver au hameau, chuchoter et puis repartir en trombe. Deux. Trois. Quatre. Dix fois de suite.

Balbutiement du soleil !

Yata Sid enfourche Ajila. Zella s'éloigne derrière eux comme un secret bien gardé. Lentement et la brume matinale l'estompe, l'estompe.

Ajila trotte.

Groupement de gendarmerie de Batna.

Sous-Préfecture de Batna.

Maire de Batna :

— « Des mouvements de convois pour le moins bizarres, sinon dangereux, sont signalés entre Arris et le mont Zella. Ouvrir enquête. Filature et compte-rendu immédiats. »

Préfet de Constantine.

A Arris, Yata Sid arrive à dix-huit heures. Au café. A la maison aux abords du village. Sa femme Mina :

Quelle absence !

Yata Sid

Ajila est malade. Du cuivre rutilant. Quelle misère !

Mina

Quel cuivre ?

Yata Sid :

La charge ! La charge ! Mina :

Il fallait rentrer plus tôt. Yata

Sid :

La boue est un cauchemar

J'ai vu un gros gendarme

Me fusiller

Me fracasser les tempes

Et détruire Ajila.

Mina

Chaque rêve s'incruste dans le vrai Et s'identifie au Destin.

Yata Sid :

C'était un cauchemar cruel  
 Dans la boue nous étions avec Ajila  
 Et le gros gendarme  
 Nous a pulvérisés  
 Sans un mot  
 Il a dit feu !

Mina :

La fatigue, la fatigue Demain il  
 n'en sera rien.

Yata Sid :

Mais, Mina le rêve tu dis Qu'il  
 s'identifie au Destin Et si le  
 cuivre rutilant Etait l'annonce  
 De l'Apocalypse.

Mina :

La fatigue, la fatigue.

Place Lamoricière. Polygone de Guelma. Rue Bu-geaud.  
 Enfants de Soummam. Le jour vous appelle. Fronts de la  
 nuit. Tous crépuscules. Toutes prisons. Valets des caïds.  
 Chaouchs de commune mixte. Mé-dersiens. Lycéens  
 franco-musulmans. Deuxième collège. Casbah. Bardo.  
 Vendeurs à la sauvette. Enfants de la rue. Chômeurs,  
 dockers. La nuit vous appelle. Clandestinité. Jaillis à  
 l'aube de Zella., des Aurès, du Djurdjura. De la plaine.

« Des mouvements de convois pour... »

Yata Sid, reposé, se rend au village. Le café du Centre.  
 Cartes espagnoles. On murmure : « Il paraît que Grinn est  
 au maquis. » Octobre 1954. Arris. Batna. Khenchella.  
 Fourn-Toub. Aurès. « Nom : Grinn. Signalement : 1 m  
 80.

Yeux bleus.

Grain de beauté noir sur la joue droite.

Blond.

« Dangeureux bandit. Aurait pris la direction d'opé-  
 rations subversives dans les environs d'Arris et de Batna.

Redoubler vigilance. Evénements politiques et na-  
 tionalistes.

Préfet de Constantine ».

Très tôt le caïd revêtit son pantalon de cheval, ses  
 bottes rouges et sa veste de sous-officier des Tirailleurs.  
 Le baudrier et l'étui à 6,35 vide. Tout. L'apparat des « 14  
 Juillet ».

A la commune il obtint une jument. Cherchant un  
 guide, on lui nomma Yata Sid.

Au café, interrompant son jeu de cartes, Yata Sid  
 simula une crise et terrassé par les démons s'effondra  
 sous la table, bousculant thé, limonade et café au lait.

Chahut. Le patron essaye de mettre de l'ordre.

Le caïd écarlate, immense et se gonflant comme la  
 grenouille de la fable, remonte péniblement sur sa  
 jument et démarre, le chef cabré, le regard vague,  
 paraissant défier la perspective des châtaigniers ra-  
 bougris s'allongeant à l'infini de la route nationale. La  
 seule.

Objectif : Zella.

A mi-chemin. La nuit plus la boue plus le souvenir de  
 quelque dinde ou de quelque gentillesse féminine.

« Monsieur le Maire, j'ai l'honneur de vous signaler que  
 lors de ma mission sur Zella, j'ai pu grâce aux  
 renseignements... et par ma propre observation... le  
 calme le plus... et une population toujours hospitalière...  
 Par ailleurs j'ai constaté qu'au village une certaine  
 mauvaise volonté de la population... Veuillez etc... »

Au village toujours :

Mina (inquiète, défigurée) :

— Le caïd est passé... lui-même... en personne... te demander.

Jamais mon pauvre, pareille chose, ne t'est arrivée. Cours. C'est peut-être pour le lopin de terre, que nous avons demandé ou alors pour une chasse au sanglier avec le maire et toi le guide. Il faut m'écouter homme !

Yata Sid :

Le cuivre rutilant. Peut-être la fièvre. Est-ce que Ajila s'est reposée ? Est-ce que Ajila ne souffre pas ? De nouveau j'ai du lait pour Zella.

Octobre 1954.

Dites à ma mère  
De ne pas pleurer  
Son fils est parti  
H ne reviendra peut-être jamais  
Dites à ma mère  
Dites à ma mère.

Yata Sid apprend cette nouvelle chanson. A l'école du chagrin.

« Tu es fou » lui dit Mina. Chaque jour. « Assez avec ton lait et ton Zella ! ». Le caïd aussi est affolé. Le maire.

Le capitaine de gendarmerie. Et les enfants ! Quel cran !

Plantés comme des sentinelles devant la gendarmerie, ahuris, face à une auto-blindée recouverte de poussière et paraissant avoir participé aux deux dernières guerres mondiales, tant elle était cabossée et piteuse. Bonne à effrayer une vieille paysanne qui n'aurait vu de sa vie, comme mécanique, qu'un moulin à café !

Premier gosse : c'est un canon américain.

Deuxième gosse : c'est un blindé.

Troisième gosse : c'est l'atomique.

Un vieillard, arborant au revers de son gilet crasseux, une demi-douzaine de décorations, bégayant et secoué de tics nerveux :

— « C'est l'auto-mitrailleuse 1914, modifiée en 18, vitesse 35 kilomètres en tous terrains, 40 sur route... »

Les gosses le chahutent et comme l'aurait fait un essaim d'abeilles, l'assiègent et le malmènent.

Et un gendarme intervint. Ils fuient : une poignée de blé jetée du dixième étage.

Rencontre forfuite. Le caïd, Ajila et Yata Sid. Au marché, de bonne heure, tous les tréteaux sont dressés. Dattes, oignons, pommes de terre, laine, viande, chaussures. Il y a foule ; ça va, ça vient. Brouhaha.

Le caïd : Tu connais bien le chemin de Zella !

Yata Sid : Et comment ! Voilà trente ans que je fais la navette ! Le caïd : Après le marché... Yata Sid : Ah non, Ajila est malade. Le caïd : Que fais-tu au marché avec elle ? Yata Sid : Je viens chercher un peu de légumes. Le caïd : Ce soir, Zella, j'ai dit. Yata Sid : Non !

Coups de cravaches. Yata Sid ne bronche pas. At-troupements. Murmures. Ajila donne des ruades.

Durand descend de sa bicyclette.

La foule : « Le gendarme ! Le gendarme ! ».

Durand : Que se passe-t-il, caïd ?

Le caïd : Nos arabes ont besoin de correction. Ce malotru s'est montré irrespectueux.

Durand : Passez donc, passez ; c'est de la graine de révolte tous ces gens.

Et de nouveau, la route devient purgatoire.

L'homme s'ennoblit. La bête aussi.

Maquis : terrain inculte couvert de broussailles, d'arbustes épineux. Gagner, prendre le maquis.

Il n'est point besoin de dictionnaire. Yata Sid avait compris au premier convoi de lait. Sans dessin. Sans formalités. Pas même les coups de cravache et la dignité giflée devant une foule muette, identique à elle-même.

Mina pensait. Le sommeil ne venait pas. Le convoi n'était pas rentré depuis deux jours. Soudain elle pressentit une présence derrière la porte de la cour. De sa chambre, à vingt pas de l'entrée, elle entendait quelques bruits.

it à la porte d'entrée. Des pas trépignaient

On grattait  
aussi.

Elle se leva glacée de frayeur.

— « Qui est là ? ».

— « Qui est là ? ».

Silence. Bruits. Des pas. On gratte à nouveau. « A cette heure de l'aube qui peut bien... » Oui. L'aube commençait à poindre. Alors Mina ouvrit violemment la porte.

Ajila était là. Affalée. Suante. Sans charge aucune.

Elle se redressa, entra dans la cour et demeura un long moment les naseaux dressés vers Zella.

Alors Mina comprit.

Elle comprit d'autant plus que le vent rapportait parfaitement sur le village engourdi les échos très nets de coups de feu sur Zella.

Des larmes s'accrochèrent à ses cils. Très net à présent. Crépitement. « Le cuivre rutilant ». « Le cuivre rutilant ».

A l'aube du premier Novembre, le crépuscule comme effarouché par le feu du jour se dissipa et tandis que le ciel bleu...

Safia Ketou \*

## Nor - El - Bassar

1968...

— S'il te plaît, Nora, tresse-moi les cheveux.

— Mais oui, Karima.

— Nora veux-tu me préparer une tartine au beurre ?

— Bien sûr, Kamal.

— Donne le biberon à Salim, Nora.

— Tout de suite, maman.

Sollicitée comme une lumière par les phalènes, Nor-El-Bassar acquiesçait d'un sourire angélique qui illuminait son entourage.

Elle était l'aînée de cinq enfants dont le père était maçon et la mère couturière.

Des orages éclataient parfois entre ses cadets mais l'éclair de leurs yeux disparaissait quand le sourire de Nora s'estompait.

Elle ne haussait jamais le ton pour admonester. Il lui suffisait de prendre la main du fautif et de murmurer :

<sup>f</sup> \* ) L'auteur préfère garder l'anonymat.

— Pourquoi as-tu agi ainsi, ce n'est pas bien !

Confus, l'enfant se repentait et embrassait sa grande sœur.

Bientôt, percevant une cascade de rires juvéniles, elle songeait tendrement :

« Ces enfants ! Si charmants et si tendres ! Il faut pourtant sévir quant ils sont trop vilains, ces diabolins que j'aime »

Il lui arrivait de chanter en accomplissant des besognes domestiques et sa voix céleste était un arc-en-ciel dans la voûte de leur vie. Cette symphonie encourageait leurs gestes et apaisait leur sommeil. Au seuil de l'avenir, leurs pas s'en trouvaient raffermis.

Souvent le soir, Nora réunissait ses frères et sœurs autour d'elle comme des moineaux. Elle leur racontait des histoires qu'elle improvisait à leur intention.

Nés d'une imagination fertile et noble, ces merveilleux contes avaient tous un fond éducatif. Les enfants les plus nerveux, les plus difficiles se calmaient en l'écoutant.

Ils semblaient hypnotisés par le ruban chatoyant qui se déroulait devant leurs yeux. Emmerveillés, attentifs, ils goûtaient, bouche ouverte, les mets exquis accommodés et servis par cette fée du vingtième siècle.

Tous leurs sens en éveil participaient à ce banquet culturel.

Conquis, le voisinage l'aimait et l'admirait. Elle était simple, douce et dévouée. Elle avait un sens du sacrifice peu commun. En fait, elle éprouvait un véritable besoin de rendre service. Cette altruiste au sourire de Madone était réclamée pour le baume qu'elle prodiguait à toutes les blessures<sup>^</sup>

Si Nora aimait son père elle vouait un véritable culte à sa mère qui avait beaucoup souffert. Douce mère dont l'enfance serties d'épines saignait encore, lésions béantes.

Enfance maltraitée, domaine d'une marâtre psychopathe et rapace.

Tendre mère dont l'adolescence à l'odeur mortuaire était aussi étouffante que celle des tombeaux.

Adolescence brève, très vite interrompue, car à quinze ans, on la plongeait dans l'âge adulte, avant la maturité, sans rémission.

On l'y jeta sans bouée de sauvetage, sans même lui demander son avis, objet inanimé, indésirable, insignifiant.

Planète inconnue, le mariage l'épouvanta. Pourtant, elle se laissa sacrifier, passivement. Le cauchemar de sa jeunesse avait brisé en elle toute volonté de lutte. Soumise et lasse, elle attendit de nouvelles tortures, les dents serrées. Mais le mari bouleversé remarqua des rides précoces entre les sourcils tristes. Psychologue, son cœur y lut ce que la bouche fermée s'obstinait à taire.

Le bâtisseur de demeures construisait patiemment, doucement, un foyer de tendresse qu'il offrit à son épouse. Il obtint la confiance et l'amour intégral. Peu après, Nor-El-Bassar naquit. Elle vit le jour durant la meilleure saison, celle des fleurs et des rires.

En vérité, Nor-El-Bassar était une fleur.

Ses yeux étaient jaunes à faire pâlir le soleil et ses cheveux de jais intriguaient les corbeaux ; quant à son gazouillé, il servait de modèle aux rossignols. Le jeune couple semblait donc à l'apogée du bonheur. Dix printemps euphoriques passèrent puis une nouvelle naissance combla le foyer prolétaire.

Pourtant, sous le ciel bleu de l'Algérie, la guerre, tonnerre humain, grondait, laissant derrière elle, un sillage de victimes. C'était en 1960.

Un matin, très tôt, trois coups brefs furent assenés sur la porte. Semblables à ceux qui annoncent l'ouverture d'une pièce de théâtre ; ces trois coups fatidiques déclenchèrent un drame.

Réveillée en sursaut, la maisonnée frissonna d'épouvanté. Nora et ses parents coururent vers l'entrée. Resté au berceau, le bébé eut un vagissement inhabituel.

Ayant ouvert la porte, le maçon se trouva face à des soldats qui l'empoignèrent brutalement. Sa femme voulut s'interposer, alors un soldat leva la main pour la frapper. A ce moment, Nora poussa un cri déchirant et eut un éblouissement soudain qui l'empêcha de voir la suite de la scène. La main énorme n'effleura même pas la couturière dont le mari bondit doucement. D'un crochet du droit, il envoya le soldat contre le mur de pierre où il s'effondra, assommé. Furieux, les autres s'avancèrent pour intervenir.

Leurs faciès hargneux n'annonçaient rien de bon. En effet, avec leurs crosses, ils rouèrent le malheureux de coups. Ils l'avaient presque terrassé quand sa femme, lassée d'un tel spectacle, saisit une bouteille dont elle brisa le fond. Elle en menaça ses ennemis qui reculèrent, surpris. Puis, s'étant repris, l'un d'eux, jeta moqueusement :

— Dis donc, maçon, ce n'est pas une échelle que tu as épousée mais une véritable tigresse !

Les autres soldats ricanèrent de cette facétie qui se voulait spirituelle.

Ce fut dans un concert de rires gras et de godillots que le maçon quitta son logis.

Cependant, la couturière était restée figée à la même place.

Pendant un long moment, elle considéra la porte close, puis hochant la tête elle murmura :

— Dieu est grand !

Le tronçon de bouteille étant encore entre ses mains, elle le jeta d'un geste machinal et se retourna.

Ce qu'elle vit la décontenança.

Comme un pigeon déçérébré, Nora allait à petits pas rapides d'un coin à l'autre de la pièce. Elle butait souvent contre les murs.

Effrayée, la mère courut à elle, en criant :

— Qu'as-tu ma fille, qu'as-tu ?  
L'enfant balbutia seulement :

— Où est papa ?

— Il va revenir, déclara la mère d'un ton qui se voulait convaincant.

— Quand reviendra-t-il ? demanda la fillette sans regarder sa mère.

— Il reviendra très bientôt.

— Tu es sûre ?

— Mais oui... regarde-moi un peu, dit la mère intriguée.

— Où es-tu, maman ?

Le cœur battant d'appréhension, la mère'exclama :

— Où suis-je ? Mais là, devant toi ! Tu me vois n'est-ce pas ?

L'enfant hésita avant de répondre :

— Non, maman !

— Tu me vois, protesta la mère en saisissant le visage de sa fille entre ses deux mains tremblantes. Tu me vois, dis ? Nora ne put dire aucun mot. Haletante d'angoisse, la mère hurla presque :

— Me vois-tu, Nora ? Dis-moi la vérité !

Eclatant en sanglots, la fillette hoqueta :

— Oh maman ! Tout... est., noir...

Face décomposée, la mère se mordit violemment les lèvres. Une goutte de sang vermeil, qu'elle ne vit pas, tomba.

Elle mit un bras protecteur sur les épaules secouées de pleurs et chuchota d'une voix rauque :

— Ma fille, Dieu est grand.

Après une nuit blanche, la couturière s'aperçut que ses cheveux étaient devenus gris. Cette transformation ne la toucha nullement. Sa fille aveugle, son mari écroué, elle était désormais indifférente à son aspect physique. D'ailleurs, elle devait penser à gagner le pain de ses enfants.

C'est ainsi qu'un second calvaire commença.

Pendant deux ans, Nor-El-Bassar vécut, privée de père et de lumière.

Au début, elle tenaillait inconsciemment sa mère en posant certaines questions.

— Maman, est-ce que le soleil est mort ?

— Non, ma douce, il dort seulement.

— Et le ciel, est-il bleu ou noir, je le vois noir, moi.

— Il est noir, en effet, car c'est la nuit.

— Et les fleurs, maman, n'ont-elles plus de couleurs ?

— Elles ont fermé leurs paupières dans la pénombre reposante.

— Alors, l'obscurité est douce ?

— Comme le miel des abeilles.

— Donc, j'ai de la chance de vivre dans le noir ?

Les yeux pleins de larmes, la mère torturée affirmait :

— Tu as de la chance, Nora, ainsi, tu peux imaginer tout ce que tu ne vois pas, c'est merveilleux. Tu peux chanter, danser, entendre. Pense aux muets, aux sourds, aux paralytiques. Pense aussi aux orphelins. Ils ont moins de chance que toi.

— Oh les malheureux !

— Que Dieu les assiste...

— Maman, pardonne-moi d'avoir été égoïste !

— Tu ne l'as pas été, ma douce, seulement, n'oublie jamais qu'il existe des êtres mille fois moins heureux que nous.

— Que c'est triste !

— Observe avec les yeux du cœur et tu verras des misères solitaires : elles ont besoin de toi.

— Mère, je les aiderai.

— Avec l'aide de Dieu, on arrive à faire bien des choses.

— Oui, maman, je prierai aussi.

Après un long silence, la fillette chuchota :

— Je leur décrirai ma nuit et ils me décriront le jour, source de leurs souffrances. Tu crois que je comprendrai tout ce qu'ils me diront ?

— Tu comprendras tout, si tu sais écouter.

— J'écouterai, c'est sûr !

— Bien !

D'un ton malicieux, l'enfant continua :

— Quelquefois, ils seront bien attrapés.

— Comment cela ?

— Ils me décriront les lumières, les couleurs, les plantes... enfin tout ce qu'ils auront vu.

— Et alors ?

— Je me délecterai de leurs récits, longuement, sans les interrompre...

— Bien sûr !

— Et quand ils auront terminé, je leur dirai : « Je sais ce que vous avez vu mais vous ne savez pas ce que je vois ou sens. » Ils seront bien vexés, tu ne penses pas ?

— Certainement, si tu triches...

— Mais attends, c'est juste pour les faire marcher un tout petit peu.

— Ah bon !

— Oui. Je leur dirai : « Je vous décrirai ma nuit si vous acceptez de faire un gage ».

— Quel gage, par exemple ?

— Eh bien par exemple, gober un œuf cru après la confiture !

Et l'aveugle éclata d'un rire frais qui ranima l'espoir.

1962...

L'indépendance tant désirée était enfin là, réelle comme un fruit mûr.

Accueillie par douze millions de cœurs battants, elle fut marquée d'un enthousiasme frénétique, véritable orchestre de jazz dont le thème fait vibrer l'univers.

Sans oublier les morts, cette mélodie syncopée exhalait la délivrance des vivants.

Le peuple algérien était littéralement ivre de joie, une joie primant tout. Ce vertige s'appelle liberté.

Cependant, le maçon était rentré dans ses foyers. Meurtri par la prison, il présentait d'affreux stigmates, qu'il s'efforça de dissimuler au regard vigilant de sa femme.

En découvrant leur aspect mutuel, les deux époux subirent un choc aussi violent que réciproque. Ils ne purent s'empêcher de pleurer.

Hélas ! Le pauvre homme n'était pas au bout de ses surprises. Quand, il s'aperçut que sa fille était atteinte de cécité, il rugit comme un lion blessé :

— Oh mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi ?

Sa femme lui fit signe de se taire, et le prenant à part chuchota :

— Je voulais justement te parler de Nor-EI-Bassar. Amèrement, l'homme remarqua :

— Nor-EI-Bassar ! Quelle idée avons-nous eue de la nommer Nor-EI-Bassar ! Un nom pareil à une enfant destinée aux ombres... vouée à la nuit...

— C'était écrit, cita la mère pour le reconforter.

— Que ma fille devienne aveugle ! Non ! s'écria le père révolté.

— Respectons la volonté de Dieu, conseilla la mère martyre.

— Mais pourquoi le sort s'est-il acharné sur une innocente ? Pauvre malheureuse !

— Oh ! elle ne se plaint pas de son état ! Elle a appris à voir sans yeux, à rayonner sans lumière.

— Pauvre enfant, sans yeux et sans lumière !

— Elle est nos yeux, notre lumière !

Après un lourd silence, le bâtisseur de demeures demanda tout bas :

— Est-elle heureuse ?

Sans hésiter, la couturière sublime affirma :

— Oui, car elle vit pour les autres.

1969...

A présent, Nora a un métier lucratif lui permettant d'aider pécuniairement ses parents. Cela est arrivé par hasard, un jour, conte de fées de l'Ere lunaire.

Un jour, elle racontait une histoire à ses frères et sœurs, quand un vieil ami de la famille entre en silence dans la pièce.

Sans le vouloir, il entendit des bribes du conte improvisé. Vivement intéressé, il s'assit pour mieux écouter. Avec des expressions pathétiques, l'aveugle continua le récit, sans se douter de la présence du nouvel auditeur. Celui-ci avait la même attitude émerveillée que les enfants. Bouleversé, il avait l'impression d'être dans un autre monde, à l'atmosphère pure, irréaliste, vivifiante.

Songeur, il observa longuement l'aveugle, dispensatrice de clarté.

La radieuse créature aux multiples talents était un exemple de patience et de dévouement.

Infirmes sans être handicapées, elles pouvaient donner une leçon à bien des gens valides. Le vieil homme voulut fixer les mille facettes de cette intelligence extraordinaire. Il proposa à Nora de l'enregistrer au magnétophone. Mue par une humilité excessive, la jeune fille refusa. A plusieurs reprises, le vieillard réitéra sa demande, mais en vain. Il fallut que la mère insistât pour qu'il eût gain de cause. D'ailleurs, si Nora accepta, c'était pour faire plaisir à sa mère, convaincue de l'utilité de la chose. Décidée, Nora commença les séances d'enregistrement quasi-quotidiennes. C'est ainsi que les bandes magnétiques furent transcrites et envoyées à l'imprimerie. Maintenant, la carrière de l'aveugle prend une bonne tournure. Elle est l'auteur de poèmes, de contes et de nouvelles énormément lus. Ils apportent un bienfait certain à leurs lecteurs puisqu'ils font réfléchir les égoïstes, les avares et même les malfaiteurs !

Nor-EI-Bassar a vraiment bien mérité son nom lumineux. Elle est le soleil des aveugles du cœur.

## Larbî Boulkroun

*Né le 20 juin 1942 à Sidi Mérouane (Constantine), Larbi Boulkroun est actuellement Professeur d'Enseignement Moyen de Lettres au CNET garçons de Koléa. Il s'intéresse particulièrement aux problèmes socio-économiques de l'Algérie et du Tiers-Monde. Dans cette nouvelle, il aborde à travers l'expérience d'un jeune cadre " au sommet ". le problème du déséquilibre entre la ville et la campagne.*

# La génération au sommet

Dix jours pour un choix, Mansour Drif avait choisi. Secondes terribles qui arrêterent ce qui était à la fois le commencement et l'aboutissement d'une vie d'homme.

Aujourd'hui Mansour s'aperçoit, intuition peut-être, que cette seconde présence n'a rien de commun avec la précédente et qu'un « pérégrin » n'est pas toujours chassé de la capitale de la Xénophobie, lors d'un second passage. Les habitants de C... ignorent ce sentiment d'hostilité, ils montrent simplement une sorte de curiosité froide, ils ont le sens de la mesure et toute retenue doit être comprise comme un signe d'expectative prudente, qui guette l'espoir. 'Mais attente de qui ? De quoi ?

Mansour descend de son véhicule, repousse les pans de sa chemisette à l'intérieur de son pantalon et claque doucement la portière. Il a le respect du silence. La petite place est inondée par une vive

lumière ; le soleil est partout, jusque dans les moindres recoins, violant ainsi toute intimité. Des silhouettes dégingandées se dirigent dans sa direction, à contre-jour ; elles mettent un temps infini à parvenir jusqu'à lui et il se sent un moment enlevé par un tourbillon de sentiments inexprimables. On le sauve non pas par un « tu es revenu », ou bien « as-tu fait un bon voyage ? » mais par la voix rocailleuse d'un fellah anonyme qui lui conseille : « Il ne faut pas rester là mon fils, le soleil tape dur en cette saison, il faut être prudent ».

Victoire, voici l'étincelle qui provoque le feu follet, qui justifie le miracle d'exister.

Il y a dix jours, dix ans ou dix siècles peut-être, il ne sait plus, car le temps ne se confine pas toujours aux dimensions que nous lui donnons, Mansour courait à la rencontre de C... au rythme de 5 000 tours/minute, assis sur un tapis magique auquel un constructeur automobile avait donné un cœur d'acier, perdu dans la trop évidente torpeur que l'on aurait pu prendre, en ce jour, pour de la tristesse. Il lui avait été facile d'obtenir quelques jours de congé — on ne refusait rien à l'indispensable Mansour — et il avait alors quitté R..., fui pour quelques heures ce monde tumultueux, laissé, derrière lui, la ville où le bruit et le béton avaient force de loi. Par un étrange revirement des choses il se laissait joyeusement attirer dans les immensités paisibles de la campagne, plus précisément il se rendait à C... d'où, la veille, très tard était parvenu un télégramme annonçant : « Oncle décédé enterrement fixé jeudi matin ». Il n'y avait pas de quoi s'assombrir, cet oncle souffrait depuis plusieurs années d'une maladie incurable et sa mort était beaucoup plus une juste délivrance qu'un événement inattendu et désespéré.

Il y avait bien dix ou douze ans que Mansour n'était plus retourné dans son bourg natal. Entre-temps il y avait eu la glorieuse résistance de son peuple et l'horrible traversée du long tunnel colonial. Beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants, tous enfants de l'Algérie, ne connurent jamais le réveil de ce cauchemar coloré de rouge. L'éblouissant éclair,

dont la magnificence et le geste avaient fixé à jamais dans les cieux et dans les mémoires la date de la liberté, la revanche d'un 5 juillet sur son homonyme. était resté pour ces êtres chers le but d'une existence abrégée, la prière de la fin, puisqu'au moins un million de fois la mort avait précédé la naissance.

Durant ces années étouffantes, Mansour avait d'abord suivi l'histoire en témoin naïf, s'appliquant surtout à ses études et puis, peu à peu, il s'était intégré à la jeunesse combattante. Lutte clandestine d'une part, et baccalauréat brillant d'autre part, cimentèrent une personnalité déjà mûre et affirmée. Contrairement à certains de ses camarades, il avait mené son combat jusqu'à terme et un diplôme universitaire était venu parachever l'œuvre de ce militant assoiffé de devoirs.

Depuis deux ans Mansour occupait à R... des fonctions que l'on pouvait qualifier d'importantes, lui qui avait craint, un moment, d'être obligé d'accepter un emploi à la campagne. Il n'aimait pas la ville et pourtant il se sentait lié à elle par des attaches mystérieuses et supérieures. Il s'était habitué à se battre, plus qu'à vivre, dans cette jungle plantée à grands coups de marteau-pilon ; il y avait hypothéqué son âme contre un peu de confort, pour un niveau de vie.

Lorsqu'il revit C..., il reçut un choc ahurissant dont l'onde vibratrice se perdit dans les profondeurs de sa chair. Ce monde connu le pétrifia par sa petitesse. En effet, les maisons s'étaient tassées les unes contre les autres, ratatinées par le poids des ans ; la rue principale, jadis large et ô combien allongée, parodiait avec beaucoup de ridicule un rôle qu'elle ne pouvait assurément plus tenir. La mairie elle-même, imposante autrefois, apparaissait aujourd'hui comme une bâtisse grotesque, sans intérêt. Ce cadre que son enfance avait quitté fantastique et colossal, l'homme le redécouvrait décevant et impuissant. Mais ce qui déconcerta le plus Mansour ce fut l'accueil froid qu'on lui réserva. Il mit d'abord cela sur le compte des circonstances présentes en se disant qu'une petite communauté qui perdait un des

siens était comme un arbre qui assisterait à la chute successive de ses feuilles frappées une à une par la mort, caprice inexorable de la vie, en attendant ses propres funérailles. Il n'arrivait pas à nouer un dialogue simple et naturel. Il lui semblait que les habitants de C... prononçaient des mots à la place d'autres, que des idées banales écartaient les propos que la logique commandait de penser. On parlait pour ne rien dire. On se serait cru dans un monde de rêve, façonné pour la mise en scène, un univers taillé à grands coups de folie. Comment ces gens avaient-ils pu changer à ce point ? Ou bien était-ce lui qui avait changé ? Ce qui était malheureusement sûr c'était ce fossé qui le séparait d'eux et qui faisait de lui un étranger dans son propre berceau. Il était à C... depuis deux jours et la vie continuait à se dérouler comme une bande dessinée où il fallait deviner chaque parole à peine chuchotée, interpréter le moindre geste ébauché. Était-ce sa culture ou bien ses fonctions, que tous connaissaient, qui le rivaient à l'écart. C'était honnêtement puéril car il était conscient que son instruction était statistiquement insignifiante et qu'en aucun cas il n'y aurait fait allusion pour tenter de se faire hisser sur le sommet de la pyramide de l'admiration, ayant l'intime conviction qu'il était de leur bord. Il n'avait jamais divorcé avec la campagne, il connaissait ses douloureux problèmes, il en parlait sans cesse et chaque jour un effort nouveau était accompli pour alléger le fardeau, pour relever le plateau de la balance où pesait le destin de la campagne. Jusqu'à présent Mansour n'avait pas osé prendre l'initiative d'une discussion franche qui lui aurait peut-être donné sinon la solution, du moins l'explication de cette atmosphère au caractère sibyllin, mais avec Farid, le compagnon de jeux d'une jeune époque, il se sentait le courage et le devoir de braver C..., de troubler ce silence trop poli, cette discrétion malvenue que tout le monde affichait à son égard.

— Farid, peux-tu me dire ce qui se passe ? Ai-je dit ou fait quelque chose que la bienséance réproouve ?

— Oh ! rassure-toi, ta bonne éducation n'est pas en cause !

— Alors d'où provient ce malaise général ?

— Comprends-nous : ce n'est pas Mansour qui est revenu à C..., mais un homme que l'absence et le temps ont transformé. Il appartient à un milieu où tout est beau et facile, alors que nous...

— Détrompe-toi Farid, chacun a ses problèmes.

— Les nôtres ne nous permettent pas de les évoquer chaque soir autour d'une table bien garnie, et c'est là toute la différence.

— Je m'attendais à pareille réponse, Farid, mais laissons ces difficultés provisoires pour regarder l'avenir... n'est-il pas plein de promesses ?

Farid sut immédiatement que son ancien camarade faisait allusion aux budgets spéciaux votés aux régions déshéritées, aux prêts consentis aux petits fellahs, à la reconstruction des logements endommagés ou insalubres, à la création d'établissements scolaires et hospitaliers nouveaux...

— Le présent est, pour nous à la campagne, un poids énorme. Toi, pourrais-tu seulement vivre quelques semaines ici ?

— Ça ne changerait rien !

— Mais si, tout pourrait alors changer et cela nous permettrait de mieux croire en l'avenir. Ouvre tes yeux et ton cœur et tu comprendras combien il est gratuit de se dire : « Tout sera fait, notre pays est en marche vers le développement ». Mais nous à quoi servons-nous ? Qui jouera le rôle d'exécutant ? Et où est la place véritable d'un certain nombre d'entre nous ?

Farid était presque contrarié de s'être livré avec autant de naturel ; il s'était débarrassé de sa carapace et maintenant il sentait qu'il était devenu vulnérable, exposé sans défense à la ruse ou à l'hypocrisie de son partenaire. Mais Mansour, contre toute attente, en resta là, aucune syllabe ne franchit la barrière de ses lèvres. Une sorte de gêne envahit les deux interlocuteurs, et comme pour se donner une contenance Farid extirpa de la poche de son bleu de chauffe deux cigarettes dont la rigidité laissait à désirer, mais elles donnèrent l'illusion d'une certaine décontraction et ce fut là l'essentiel.

Incontestablement Farid avait posé les pieds sur un terrain brûlant où il lui fallait avancer avec circonspection, bien qu'il eût la vérité à ses côtés. Certains citoyens se libéraient de tout devoir, de toute mémoire et de toute logique. Ils oubliaient le passé, bradaient le présent et restaient là à ne rien faire, à attendre le jaillissement de l'avenir, mais le néant avait-il jamais enfanté le miracle ?

Le jour même, tard dans l'après-midi, Mansour acquit la certitude que sa conversation avec Farid avait fait le tour du village et que dans toutes les maisons et dans tous les cafés les mêmes phrases avaient trouvé refuge. Il ne savait quelle conduite adopter, mais il était conscient d'avoir déplacé un vent chargé de passion et tout le monde se taisait, chacun retenait son souffle dans l'attente du dénouement, pour assister à l'apaisement de la tempête. Ici on n'accordait pas aux événements plus d'intérêt qu'ils n'en avaient. Ainsi l'enterrement de l'oncle avait-il été rapidement expédié. Il n'y avait eu place pour aucun appareil. On s'était dépêché de se débarrasser de la mort, cette intruse, comme on aurait réglé une vieille dette dont il fallait à tout prix oublier l'ennuyeux souvenir. Tous ces braves gens accueillaient la mort sans frayeur, dans leur esprit seul le mécréant, le voleur ou l'assassin devait la redouter puisqu'elle lui réservait le châtement suprême. Mansour se rappelait qu'en attendant que la tombe fût creusée, les vivants s'étaient mis à fouiner par-ci, par-là, autour des morts, se penchaient sur une sépulture, reconnaissaient la suivante, apparemment sans émotion ni regret. A l'ombre d'un pin roussi un fellah parlait de la pluie et du beau temps à un petit vieux qui aiguisait consciencieusement son couteau sur la surface convexe d'une pierre ; un autre, assis non loin, sur l'herbe luxuriante, suivait vaguement les mouvements des fossoyeurs, perdu dans quelque morbide ou agréable supputation.

Le matin du troisième jour, Mansour entassa ses affaires à l'intérieur de son véhicule et s'apprêta à quitter discrètement les lieux. Il ne savait si c'était la tristesse ou bien la délivrance ou peut-être simplement sa liberté qui le plongeait dans un état d'effervescence secrète.

Farid ainsi que quelques villageois surgirent à ses côtés, comme par miracle. Incroyable ! Comment avaient-ils su qu'il partait ?

Farid, une fois de plus, s'exprima au nom de la communauté :

— Nous voulions te demander de transmettre nos vœux de bonne santé à ta mère, puisque la maladie a empêché son déplacement. Elle aurait sûrement aimé revoir C..., ne serait-ce que pour peu de temps.

— Oui, elle aurait voulu faire le voyage malgré la longue distance. Merci.

— Oublie notre conversation d'hier après-midi, ajouta Farid, c'est une manie chez nous à la campagne de vouloir à tout prix séparer le bon grain de l'ivraie.

— Et si le bon grain, bouleversant la tradition, parvenait à dominer l'ivraie...

— Cela peut arriver, reconnut un jeune homme à l'allure timide.

Durant tout le trajet qui le ramena à R..., Mansour tenta de faire le bilan de ce bref séjour. La ténacité de ces fellahs — qui n'excluait pas la résignation — créait toute une échelle de paradoxes qui étaient leur raison même de vivre. Jamais son esprit ne se heurta à un problème aussi ardu. Mais quel problème ? il savait néanmoins qu'il ne trouverait pas le repos avant longtemps. Au fil des heures il se força à faire le vide dans ses idées pour s'intéresser au paysage qui fonçait à sa rencontre. Dès l'approche de la ville la nature se soumettait, perdait sa spécificité, renonçant à ses prérogatives anarchistes, elle s'humanisait. Les monstres de notre mythologie moderne, qui ne faisaient plus peur à personne, étaient toujours là pour la remettre sur la bonne voie, celle que le progrès avait tracée. A R... le progrès avait également tout prévu : le crédit, la consommation, le niveau de vie, l'aliénation et aussi la misère. Les plus difficiles s'y retrouvaient. Dans ce chaos bien organisé il y avait place pour toutes les faiblesses et pour toutes les ingéniosités. Dans peu de jours Mansour devait confirmer son maintien au poste qu'il occupait ou

alors solliciter autre chose. Tout se passerait-il normalement, comme d'habitude ?

Mansour Drif. M. D... Deux lettres qui vécurent avec embrasement ou deux existences qui s'affolèrent, qui s'enchaînèrent dans leur délire, tout en soufflant à leur maître qu'il devait tout remettre en cause pour être un homme. Mais remettre en cause quoi ? Qui ? Avait-il imaginé cette campagne, ce village, ces gens ? Il essayait de se persuader que rien n'avait été réel que tout avait été créé pour les besoins de cet exercice intellectuel. Et pourtant ce malaise qui le tenait était bien là. Il est des bonheurs coupables. Mansour sentait que désormais le sien serait pire, puisqu'empoisonné. Lorsqu'il s'achèterait une chemise neuve, à l'avenir, il en aurait pour des heures à se morfondre, à s'en vouloir. Il se sentirait coupable, vis-à-vis de ceux qu'il appelait déjà « les autres », non pas parce qu'il était impuissant à changer leur sort ou qu'il ne le partageât point, mais parce qu'il découvrirait que la solidarité et la fraternité n'étaient que des mots, qui ne pouvaient en aucun cas combler le fossé existant. Des actes ! Des actes ! Tout le reste n'était que pacotille et lâcheté.

Le monde n'existait plus autour de lui, il se rendait au travail et revenait à la maison. La journée durait cinq minutes, l'espace d'un oubli de soi, le temps d'un égarement de l'esprit. Devant ses yeux c'était une foule de robots, vêtue de haillons, le teint cuivré, la mine frappée, qui se mouvait tantôt en silence tantôt dans la plus complète cacophonie. Elle envahissait l'espace vital en traçant des figures géométriques compliquées où les lignes se croisaient, les mains se serraient, les regards fuyaient et les pieds se heurtaient.

Dans ces moments d'abandon il se soulait au bruit de milliers de tracteurs imaginaires, en colère. Il entendait des millions d'oiseaux réciter les satisfecit délivrés à la campagne ; c'était pour eux le moyen d'honorer leur royaume.

Cette seconde vie n'empêcha pas Mansour de reprendre, apparemment sans variante, ses habitudes. Il refaisait toujours les mêmes gestes, montait les mêmes marches d'escalier, choisissait toujours les mots qu'il fallait dire au moment de communiquer.

— Bonjour, quoi de neuf ?

— Rien. Il faut achever le petit travail dont on a parlé au début de la semaine. Tu t'en souviens ?

— Oui. Je rentre de congé, je suis encore fatigué.

— Ah oui ! On m'a dit que ton oncle était mort. Toutes mes condoléances.

— Merci. Je vais tenter de régler cette affaire au plus vite.

— Mais non, il ne faut pas t'en faire, quelqu'un d'autre s'en chargera.

— Je préfère m'en occuper personnellement.

— Comme tu veux. Ah ! J'allais oublier : passe au secrétariat retirer des formulaires à remplir, on n'attendait plus que toi pour tout expédier au patron.

— Bon. C'est entendu.

— Excuse-moi, je suis un peu pressé ça je dois téléphoner au plombier. J'habite un vieil appartement et périodiquement il y a quelque chose qui lâche. Mais il faudra que nous bavardions un peu de la campagne, de la vie de là-bas, des réalisations en cours...

— Bon. C'est entendu.

— N'oublie pas, tu déjeunes chez moi après-demain.

— Bon. C'est entendu.

— Je me sauve.

... Et chaque matin c'était la fructueuse conversation devant le portail !..

Il ne résuma à sa mère que brièvement son séjour à C... Il ne voulait en aucune façon lui faire part déjà assez de soucis. Peu à peu, Mansour retrouvait de son déchirement, sa propre personne lui procurait

---

sa lucidité, son sang-froid. Il reconnaissait à présent, sans équivoque, que si son instruction l'avait servi jusqu'alors, il n'en demeurerait pas moins vrai qu'aujourd'hui elle dressait des barrières entre lui et les siens,

46

*la génération au sommet*

les habitants de tous les C... d'Algérie.

Il s'agissait maintenant pour lui d'avoir le génie de les sauter sans heurts ou alors de les supprimer sans autre forme de procès. Il lui fallait déclencher une réaction en chaîne où tous les éléments agiraient les uns sur les autres, le résultat serait bien sûr le fruit mathématique d'une logique. Mais pouvait-on parler de logique à ceux que l'importation de camembert préoccupait plus qu'une calamité naturelle qui priverait le pays de quelques millions de quintaux de blé !..

Et pourtant Mansour comprit que désormais être heureux c'était aussi vivre la satisfaction des autres !..

A mesure que les jours s'échappaient, les sentiments se bousculaient dans sa poitrine de plus en plus fort. Chacun voulait avoir le privilège de se manifester avant l'autre, pour mieux s'imprimer et s'imposer. Mansour dut compter, sans répit, ces débordements anarchistes : un dialogue cohérent nécessitait l'ordre et la discipline. Mais cela s'achevait chaque fois de la même manière et c'était alors l'hallali qui le réveillait bredouille.

Mansour vivait sans excès ; ses distractions se limitaient à quelques sorties, le samedi soir au cinéma. Il avait acheté un récepteur de télévision beaucoup plus par désœuvrement que par calcul, et cela lui permettait de passer, sans effort, quelques soirées par semaine. Mais il en fut une que la providence sauva de l'hécatombe et dont Mansour n'était pas prêt d'oublier le salut. Cet homme qui avait tranquillement récité son journal devant une caméra se doutait-il seulement qu'il pût exister à cette seconde même un souvenir en feu ? Mansour constata ce soir-là que jamais une information ne réveilla sa sensibilité, comme le firent ces nouvelles que les journalistes et le hasard, complices d'un soir, lui glissèrent sournoisement au fond de la mémoire :

*« ...informations générales : on apprend que les travaux de construction d'un barrage d'irrigation au nord de S... ont été momentanément arrêtés, en attendant l'arrivée d'un nouvel*

*la génération au sommet*

47

*ingénieur du génie civil. Si les travaux ne reprenaient pas sous peu, la prochaine récolte céréalière pourrait être sérieusement compromise, dans cette région où la pluviométrie est faible...*

*...Une mine, douloureux souvenir de l'occupation de notre pays, a encore tué un jeune enfant de treize ans dans la région de N... Deux autres personnes atteintes grièvement ont succombé à leurs blessures au cours de leur transfert à l'hôpital de P... Signalons que la daïra de N..., qui groupe 260 000 habitants et qui vient d'être dotée récemment d'un hôpital, attend toujours son médecin...*

*...Ce vaste plan devrait faire passer le taux de scolarisation de 30 % à 75 % en quatre ans. Grâce à la création rapide de postes budgétaires, on pense que des classes nouvelles fonctionneront dès la prochaine rentrée scolaire... »*

Mansour traqua sa conscience, humilia son âme pour mieux se délivrer, mieux se révolter. Cette révolte était nécessaire, elle couvait en lui comme une maladie éruptive ; si seulement il pouvait contaminer toute la ville, tout le pays, communiquer son mal d'aimer, son joyeux désespoir ! « Ouvre tes yeux et ton cœur et tu comprendras... » avait dit Farid ! Il comprit qu'il n'avait jamais quitté C... et que tout son être vibrerait d'amour.

Dix jours pour un choix. Mansour avait choisi. Secondes terribles qui arrêtaient ce qui était à la fois le commencement et l'aboutissement d'une vie d'homme.

## Hamoud Atmani

*Hamoud Atmani est né le 12 avril 1942 à Téfeschoun. Il travaille actuellement à la Sonatrach en qualité de Technicien d'Ordonnancement. Il a déjà publié dans "Algérie-Actualité" une nouvelle - BANANE ET PEAU DE BANANE - sur le trafic de la drogue à l'échelon africain. Dans cette nouvelle que nous lui publions, il illustre, à travers le vol de "un milliard" tout le désarroi de VOAS à la veille de l'indépendance.*

# Le milliard au goût sale

— Alors tu joues ? On t'attend José, René a fourni du cœur, s'impatienta Garcia.

Ferez José réfléchissait, les cartes dans les mains.

— Hein ? Je n'ai pas de cœur, dit-il comme réveillé.

— A quoi tu penses ? demanda Manuel René.

— Oh ! tu te fais toujours trop de bile. Tout se passera comme prévu, j'en suis sûr, dit Garcia, confiant.

A cette heure de la journée, peu de gens fréquentaient ce genre de bar, situé dans une petite rue transversale à la rue Michelet. Reig Philip, le patron, le sourire rare depuis quelques temps, p/enait des attitudes fières avec les clients. Il donnait l'impression d'avoir une préoccupation majeure dans sa vie, un but. Il fit acquisition de ce café à la Jnort de son père, alors qu'il était âgé de 25 ans. A 40 ans, à

part son ventre bedonnant, il paraissait plus jeune. Le visage sans rides lui donnait l'air enfantin. Le soir, l'alcool aidant, il exprimait son bonheur de vivre en poussant de grands éclats de rire.

Reig avait changé dans son comportement ces derniers jours. Il interdisait même à sa femme de venir le seconder dans son travail. Il prit l'habitude de fermer à clé son tiroir de caisse. Pour ne pas être volé ? Pensez-vous ! Un revolver neuf, dissimulé au fond du tiroir à l'abri des regards des clients inconnus. Cet objet le gonflait de courage et de sérieux. Il pouvait se permettre d'avoir l'air grave, sûr de lui. 1962, une année qui restera gravée dans ses souvenirs.

Le téléphone tinta. Reig posa le torchon et le verre qu'il essuyait. Il saisit l'appareil.

Ne quittez pas ! dit-il.

Il braqua son regard sur les jeunes gens, attablés à jouer aux cartes.

— José ! C'est pour toi.

L'interpellé jeta les cartes sur la table. Promptement, il se dirigea vers le comptoir. Il prit l'appareil de la main du patron de café. Ce dernier contourna le comptoir et alla se pointer devant l'entrée, comme pour faire le guet.

— Oui, tous les quatre, on joue aux cartes, dit José à son interlocuteur.

— Oui ça va !

— Le matériel ? Tout est prêt. Pour la bagnole, Gaston a loué sous un faux nom une « 403 » dans un garage, rue Aubert.

— Oui surtout ça, dit Pérez José en glissant instinctivement sa main à l'intérieur de sa veste. Sait-on jamais, on pourrait être forcé à en faire usage.

— Vous l'avez convaincu ?

— La force est nécessaire parfois, dit-il compréhensif.

— C'est cela chef ! A 16 heures précises, ensuite on attend les instructions.

— A bientôt, dit José en reposant le combiné.

La voiture roulait à petite allure. Pérez, le plus âgé, essayait de repérer un emplacement pour garer la « 403 ».

— Vous vous rendez compte ? Ça fait deux fois que nous faisons le tour du quartier et pas possible...

— Tiens, là, regarde, une place ! s'exclama René en la désignant du doigt.

— Ça va au poil, c'est juste à quelques mètres de la banque, enchaîna Garcia.

La voiture garée, Pérez pivota vers ses acolytes.

— Vous avez tous compris ?

Les trois autres approuvèrent d'un signe de tête.

— De plus, vous n'utilisez vos armes qu'en cas d'extrême nécessité. René et Denis, vous entrez les premiers et vous montez directement au deuxième étage. Vous vous dirigez vers la droite. Au fond, vous verrez une porte sur laquelle est écrit en gros caractère « Monsieur Ferdinand - Directeur ». Vous entrez et là...

— Il doit y avoir un appariteur non ? l'interrompit Garcia

— Oui mais il est absent cet après-midi ; on a provoqué chez lui une angine blanche. Je reprends : donc là, vous le braquez s'il est en présence d'autres personnes, sinon, vous prenez la valise et vous redescendez sans vous agiter, compris ?

— Oui, oui, répondirent en chœur Séguira Denis et Manuel René.

Puis se tournant vers Garcia, assis à côté, Pérez continua :

52 — Quant à toi Gaston, tu pénètres deux minutes plus tard dans la banque. Tu t'assois sur un fauteuil au rez-de-chaussée. Tu sais ce que tu dois faire en cas de pépins.

— Oui, protéger leurs arrières si ça barde.

— Bien. Moi je reste dans la voiture... L'opération doit prendre en tout et pour tout cinq minutes. Réglons nos montres.

Tous les quatre tripotèrent leur montre.

— Ça y est, 16 heures ? demanda Ferez.

Les autres approuvèrent d'un signe de tête.

— Allez-y !

Séguira et Manuel descendirent du véhicule et marchèrent vers la porte d'entrée de la banque centrale. A l'intérieur, l'animation habituelle régnait; sans attirer les regards, ils grimpèrent les deux étages. D'un pas alerte, ils se dirigèrent vers la porte du fond. Arrivés devant le bureau du Directeur, ils marquèrent un temps d'arrêt. Manuel appuya sur la poignée et se trouva brusquement devant Monsieur Ferdinand. Séguira le suivit. Le Directeur, occupé vraisemblablement à faire des annotations sur des correspondances, leva la tête en direction des deux hommes. Il prit le temps d'enlever ses lunettes et se leva en s'appuyant à l'aide d'une main sur le bord du bureau.

— Ah ! vous voilà ! dit-il souriant, je vous attendais.

Il lorgna sa montre.

— Et avec précision ! continua-t-il admiratif.

il contourna sa table de travail et alla vers un classeur en bois ciré. Il tira de la poche extérieure de sa veste une clé dorée et ouvrit le classeur. Il prit une valise métallique aux dimensions moyennes et la tendit aux deux hommes. Manuel sortit la main droite de sa poche et saisit le milliard. Il pointa sur son complice un regard appuyé exprimant l'approbation. Les deux hommes tournèrent les talons pour sortir.

— Ben voyons Messieurs, dit Monsieur Ferdinand en s'approchant d'eux.

Il tendit son visage à Séguira.

— Pour la forme !

Il reçut le poing droit de Séguira sur le face et gémit de douleur avant de s'écrouler sur le sol.

Tranquillement, les deux hommes quittèrent le bureau, et tirèrent la porte derrière eux. En descendant les escaliers Manuel aperçut Garcia dans le hall. D'un clin d'œil, il l'invita à sortir. Les trois hommes regagnèrent le boulevard de la République. Pérez attendait dans la voiture, le moteur en marche. Il ouvrit les portières arrières pour permettre à ses camarades de monter. Il démarra à vive allure, ce qui fit siffler les roues du véhicule. Peu de temps après, alors que la voiture se trouvait à proximité du Palais de Justice, les quatre hommes entendirent des rafales de mitraillettes.

— Oh ! ça tire ! s'inquiéta Manuel.

— Ne te fais pas de bile, c'est prévu dans le scénario. Le Directeur ou un autre employé a dû actionner le système d'alarme et comme les deux gardes de l'entrée principale sont des gars acquis à notre cause, ils avaient ordre de tirer en l'air quelques secondes après le coup, finit-il d'expliquer.

La voiture prit la direction de La Madrague et roulait assez vite maintenant.

— Tu penses que le Directeur de la Banque ne sera pas suspecté dans cette affaire ? demanda Manuel.

— Pourquoi ? dit René.

— Tant d'argent dans son bureau, tu ne crois pas que c'est à la chambre forte qu'il aurait dû être ?

— Il n'a fait que respecter une note circulaire adressée à tous les Directeurs de banque.

— Adressée par qui ? Par nous ?

— Non ! par le 'Ministère des Finances. Cette note leur demandait de vider les chambres fortes et de planquer l'argent, même dans les bureaux. Une question de sécurité.

— Ils ont raison de prendre des précautions avec la situation politique actuelle, mais cela ne nous a pas empêché de faire le coup quand même, dit Garcia avec un sourire victorieux.

- Notre destination ? demanda Séguira.
- Une petite ferme située non loin de Koléa, répondit Pérez qui avait laissé confidentiel ce dernier point.
- A qui appartient la ferme ?
- A une vieille femme. Elle exploite sa terre avec Taïde de son fils, un paysan de 25 ans.

— Levez le capot, faites semblant de bricoler dans le moteur. Moi je vais aller voir comment ça se passe à la ferme, dit Pérez.

Il descendit du véhicule, imité par ses complices. Les abandonnant sur place, Pérez traversa la route et emprunta le chemin rocailleux mais praticable. Tout en avançant, il regardait tantôt à gauche, tantôt à droite. Le soleil s'apprêtait à se coucher. Ses derniers rayons donnaient à la terre rouge une couleur vive. Au loin, la vigne aux reflets verdoyants semblait mue par un mouvement oscillatoire. Le ciel toujours dominant en cette époque s'imposait avec rigueur de son étendue de clarté mauve. Le toit de la ferme en tuiles se confondait parfois avec la terre et des arbres provocateurs semblaient le retenir prisonnier.

Pérez s'approchait de la ferme. Il ne distinguait autre chose que piailllements de poussins auxquels se mêlaient de temps à autre quelques roucoulements de pigeons. La grande entrée de la propriété était démunie de barrière. Pérez remarqua l'emplacement du hangar qui abritait pour l'instant quelques roues et une herse pour tracteur. De grandes taches d'huile, comme bues par le sol en terre battue, attiraient le regard.

En face, la maison d'habitation avec des rideaux rouges aux fenêtres grandes ouvertes.

La porte d'entrée s'entrebâilla. Madame Rey, les mains sur les hanches attendit Pérez qui se dirigeait dans sa direction. La femme au regard dur et défiant ne s'étonna pas outre mesure de la présence de cet inconnu. Elle prit même la peine de lui accorder un sourire sévère, mais un de ces sourires qui demandait toute une technique d'apprentissage. Il est vrai que

Madame Rey, physiquement, se situait entre deux âges et ses cheveux blancs, au lieu de la vieillir, aidaient plutôt à l'embellir.

- Madame Rey ? demanda Pérez en tendant la main.
- Oui !
- Je suis...
- Je sais et les autres où sont-ils ?
- Sur la route avec la voiture, j'ai jugé plus prudent de...
- Vous avez bien fait ! coupa la femme.

Elle pinça ses lèvres comme pour réfléchir.

— Si je ne me trompe, vous devez rester quelques jours. Par conséquent je vous demanderai de ne pas vous faire remarquer dans les environs, bien que le premier voisin se trouve à deux kilomètres, d'être calmes et de ne pas perturber le rythme habituel du travail de la ferme. Mon fils va revenir des champs dans un moment, évitez de parler de sujets sérieux en sa présence. Il n'a pas la même mentalité que vous autres de la ville.

— Oh ! Madame, nous passerons inaperçus, soyez certaine.

— De plus, en raison de votre refuge ici, je vous demanderai de garder le silence, plus tard, sur votre visite dans cette ferme, quels que soient les motifs qui vous ont conduits ici.

— Mais Madame, vous avez affaire à des hommes sérieux, dit Pérez, son amour propre touché.

— Hum ! se contenta de lâcher Madame Rey.

— Bon je vais chercher les autres, dit-il.

— Oui c'est cela. Ensuite vous monterez au premier ; je n'ai que ces deux chambres d'en haut à vous proposer. Lavez-vous ou faites ce que vous voulez. A sept heures, vous descendrez prendre le dîner dans la salle à manger.

Elle s'arrêta de parler et dirigea son regard vers la porte d'entrée de la ferme que franchissait son fils sur le tracteur.

— Ah ! Voilà Jean ! dit-elle.

Ce dernier gara le tracteur sous le hangar et coupa le contact. Il descendit et jeta un regard distrait à sa mère et à Pérez.

Les deux jours suivants, la vie à la ferme se déroula sans incidents. Garcia manifestait quelque nervosité. Il en voulait à ses crises d'étouffement, provoquées par son asthme. Il n'avait pas de médicaments. Dans la précipitation, il les avait totalement oubliés.

Pendant le repas, la discussion empreinte de sobriété, se rapportait à la vie des champs, à la vie en campagne, très rarement à la politique. Le rapatriement avait commencé. Lorsque Jean Rey posait des questions jugées indiscretes par sa mère, celle-ci le fusillait du regard.

Chaque nuit, un des trois citadins, Garcia étant dispensé, prenait la garde.

Les instructions ne venaient pas. Pérez avec son calme habituel exprimait sa confiance en l'organisation. Séguira se ralliait bien souvent au point de vue de Pérez. Il disait qu'il était confiant.

Au quatrième jour de leur arrivée à la ferme, les quatre hommes décidèrent de monter se coucher plus tôt que d'habitude? Au premier étage, un petit couloir séparait symétriquement les deux chambres. Au fond de ce petit couloir une fenêtre donnant sur la route goudronnée permettait au veilleur d'observer tout mouvement suspect. Cette nuit-là, c'était le tour de Séguira. Ses complices avaient regagné leurs chambres. Pérez préféra passer la nuit avec Garcia, à cause de ses crises d'asthme. Manuel dormait seul.

Il était minuit. Séguira se versa une autre tasse de café. Il tâta son paquet de cigarettes : à moitié vide déjà ! Il en prit une quand même. Le craquement de l'allumette troubla le calme du couloir. Un petit transistor posé sur une petite table diffusait en sourdine une musique en vogue. Cette musique cessa pour céder la place à l'indicatif des dernières informations.

— « Ici Radio Alger, voici nos dernières informations. Un flash important vient de nous tomber sous les yeux. Selon un communiqué de la Direction Générale de la Sécurité Nationale, Z<sub>c</sub> chef de l'organisation clandestine et tout son état-major ont été arrêtés. Le Général et les autres membres de cette organisation s'apprêtaient à se rendre en Espagne à bord d'un avion de l'armée de l'air. »

Séguira affolé, écrasa avec précipitation la cigarette dans le cendrier. Il se leva. Des courants froids parcoururent son échine. Il alluma une autre cigarette et se brûla les doigts en l'allumant. Il étouffa un juron entre ses lèvres. Le choc de la nouvelle des informations passée, il s'assit sur la chaise. Il prit sa tête entre ses deux mains comme pour réfléchir absolument. Qu'allaient-ils devenir tous les quatre ? Que devaient-ils faire du milliard ? L'organisation décapitée, les responsables arrêtés. Il pensa aux autres militants de l'organisation. Avaient-ils tous la même chance qu'eux, celle d'avoir un milliard pour quatre ? Une joie indéfinissable commençait à prendre place en lui et chassait l'anxiété et l'affolement qui l'avaient habité tantôt : ce milliard pour quatre se répétait-il, cela représente beaucoup d'argent, un avenir assuré. Pourquoi pas un milliard pour deux ou pour lui tout seul ? Non il ne réussirait pas tout seul ! Alors avec José ? Non, José est trop idéaliste, pour lui l'organisation passait avant ses propres intérêts. Il songea ensuite à Garcia. Tout de suite, Séguira écarta cette hypothèse parce que Garcia, jeune, faible et malade ne réunissait pas les critères d'un homme sûr, sur lequel on puisse compter.

Séguira prit une résolution. Il ne devait pas rater la chance de sa vie. Il pénétra dans la chambre de Manuel. Il donna le temps à ses yeux de s'habituer à la nuit. Bientôt, il distingua les formes du lit. Il se dirigea sur Manuel qui dormait. Il posa délicatement sa main sur lui.

— René ! René ! Réveille-toi, dit-il tout bas.

L'autre se réveilla en sursaut.

— Hein? Quoi? Qu'est-ce qu'il se passe? questionna Manuel en se mettant sur son séant.

— Ecoute, je viens d'écouter les informations, le Général et les responsables ont été arrêtés par les flics...

— Tu en es sûr ? demanda Manuel, paniqué.

— Puisque je te dis... Qu'allons-nous devenir et que va-t-on faire du fric ?... C'est fini quoi ! Moi je ne veux pas être fait comme un rat.

— Tu as raison. Tu parles d'un coup dur ! Tu as informé les autres ?

— Non !

— Ou'est-ce qu'on va faire de l'argent ?

— C'est ce qui me préoccupe le plus. Tu penses un milliard, ça nous servira bien lorsque nous serons en France... Il n'est plus à l'organisation puisqu'elle n'existe plus...

— Tu es sûr que l'information n'a pas été diffusée pour semer le trouble ?

— Tu n'es pas dingue ? Ils ne monteraient pas un coup pareil à Radio-Alger. Certains journalistes sont militants de notre organisation et je vais même te dire davantage : s'ils ont donné l'information à une heure aussi tardive au lieu d'attendre demain matin, c'est qu'il était urgent de le faire, conclut Séguira.

— En somme, pour avertir tous les membres de l'organisation ?

— Je le crois. Et pour l'argent qu'est-ce qu'on décide ?

— Eh bien, on se le partage à quatre, répondit Manuel d'un ton logique.

— Ecoute je vais te donner l'impression d'être un monstre mais j'aimerais bien que le partage soit fait entre toi et moi...

— Comment cela ? tu veux dire... Manuel ne termina pas la phrase. Séguira avait compris

— Oui, je veux dire....

— Mais tu es fou ?

— Tu n'y penses pas ? Cinq cents millions, ça représente quelque chose non ? Eux, qu'est-ce qu'ils sont pour nous ? Nous deux nous nous connaissons depuis notre jeunesse. Mais eux, ils ont été mis dans le coup avec nous par l'organisation. Nous avons fait leur connaissance comme dans une caserne lorsqu'on

réunit des volontaires pour effectuer une mission périlleuse. C'est tout... De toute façon je t'aurais averti... Si ce n'est pas nous, ce sont eux qui nous liquideront. Agissons cette nuit sans plus tarder, dit Séguira déjà certain d'avoir convaincu Manuel.

— Comment allons-nous faire ?

— L'asthmatique ne nous posera aucun problème, c'est José qui nous donnera du travail... Commence dès maintenant à constituer un cordage avec les draps et les couvertures, ça nous servira à passer par la fenêtre du couloir. J'ai repéré dans la journée un petit tas de fil de fer derrière la grange. Tu le prendras au passage... De l'autre côté de la ferme, il y a l'Oued Mazafran !

— Oui et alors ? demanda Manuel.

— Ça sera la tombe provisoire de René. Voilà comment nous allons procéder : moi je vais le réveiller, prétextant un rôdeur suspect dans le champ. Quant à toi, tu resteras dans ta chambre. Lorsqu'il se penchera par la fenêtre pour voir ce qui se passe de louche dehors, tu t'amènes sans faire de bruit et tu fais le nécessaire...

Séguira abandonna son complice et se dirigea à pas feutrés vers la chambre d'en face. Il poussa avec discrétion la porte. Il pénétra et se dirigea vers le lit. En tâtant, il toucha la tête de Ferez.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Quelque chose qui bouge dans le champ a attiré mon attention, dit Séguira.

— Un chien peut-être ?

— Non je ne crois pas, ça avait une forme humaine.

— Tu es sûr ?

— Evidemment, sans cela je ne t'aurais pas réveillé... Et lui comment va-t-il ? demanda Séguira en désignant de la main Garcia.

— Il dort bien, répondit Ferez. Allons voir ce qui se passe, continua-t-il en se levant.

En pyjama, Ferez précéda Séguira. Ils arrivèrent devant la fenêtre.

— Où est-ce ?

— Là en face.

Le coup de crosse partit de la main de Manuel avec une violence meurtrière. Pérez s'écroula sans même un gémissement.

— Dis-donc, tu as mis la dose, dit Séguira en accompagnant le corps pour amortir le choc.

— Je voulais réussir sans bavures, lâcha son complice.

— Bon ! Allons nous occuper de l'autre.

Tous les deux marchèrent sur la pointe des pieds jusqu'à Garcia. Manuel saisit les pieds du malade et les immobilisa comme dans un étau. Au même moment, et avec une rapidité de fauve traqué, Séguira replia sur le visage de Garcia la partie du traversin laissée vide par Pérez. L'asthmatique opposa une étonnante résistance mais Séguira le plaqua avec force sur le lit en lui maintenant les bras avec l'aide de ses genoux. Des cris étouffés fusaient du traversin. Ils devinrent de plus en plus faibles. Séguira s'acharna dans un dernier effort jusqu'à ce que la tête ballante de Garcia roulât sur le côté. Plus aucune résistance ! La mort envahit le corps de l'asthmatique et l'atmosphère de la chambre. Précipitamment, mais sans bruit Séguira et Manuel rejoignirent Pérez inerte.

— Le cordage ! souffla Séguira.

L'autre pénétra dans sa chambre et l'apporta.

— Tu descends le premier pour le réceptionner ; moi je te le passe, j'attache les draps à quelque chose pour pouvoir remonter une fois le travail accompli.

— D'accord, dit Manuel en grimpant sur la fenêtre.

Quelques secondes plus tard, Séguira perçut un bruit d'un objet tombant dehors. Il plaça le corps recroquevillé bien au milieu du drap. Il le leva avec peine et le posa sur le bord de la fenêtre pour reprendre son souffle. Il s'assura qu'il tenait bien les quatre angles du drap et le laissa ifescendre peu à peu. Une fois le corps arrivé en bas, il demanda à Manuel de l'enlever du drap. Son complice s'exécuta. Séguira remonta rapidement le drap vers lui. Ensuite, il saisit la petite table et constata que ses dimensions étaient quand même plus grandes que celles de la fenêtre, il noua le cordage autour de cette table dans le sens de la largeur et grimpa sur la fenêtre. Il tira

sur le cordage et la table vint se plaquer contre la fenêtre. Il éprouva la résistance des draps. Ça tenait bon. Il descendit avec précaution. Dès que ses pieds touchèrent le sol, il lâcha du lest pour permettre à la table de se poser en douceur. Il abandonna le cordage.

— Je préfère que tu ailles prendre tout de suite le fil de fer, ensuite tu viendras m'aider à le transporter, ordonna Séguira.

Manuel disparut et revint quelques instants plus tard.

— Un petit rouleau, dit-il en tendant le fil de fer.

— Passe-le par-dessus ta tête et prends les pieds.

Séguira se plaça à la tête de Pérez. Ils soulevèrent le corps. Peu de temps après, ils contournèrent la ferme et se dirigèrent vers l'oued.

— C'est loin ? demanda Manuel.

— A deux cents mètres ! Tu l'as vu non ?

Soufflant, les deux hommes déposèrent leur proie à quelques mètres du bord de l'oued. Le coassement lugubre des crapauds parvenait à leurs oreilles. A côté d'un peuplier, Séguira visa un grand bloc de pierre blanche. Il toucha le flanc de son complice.

— Viens m'aider à le faire rouler jusqu'ici.

Ils firent rouler le bloc jusqu'au corps. Manuel tendit le fil de fer. Séguira fixa solidement le bloc de pierre. Il approcha un peu le corps de Pérez et toujours à l'aide du même fil de fer, il fit plusieurs tours du mort, de la poitrine aux genoux.

Et dans un dernier effort :

— Allez poussons-le dans la flotte ! aboya Séguira.

— Tu crois que c'est assez profond ici ? demanda Manuel.

— Je te dis de pousser Ml y a au moins sept mètres.

Les deux hommes poussèrent simultanément le bloc et le corps. Un « plouf » qui alla en faiblissant aspergea Pérez. Comme pour respecter un mort, les crapauds se turent.

Madame Rey posa la cafetière sur la table. Elle remplit le bol de Manuel et celui de Séguira. Elle pensa à son fils qui se trouvait déjà au champ.

— Et les autres ? demanda-t-elle.

Aucun des deux hommes ne répondit. Ils affichèrent même une attitude préoccupée par quelque souci. Séguira fit un mouvement en direction de la fermière.

— Voilà, nous allons tout vous dire. José est parti dans la nuit et il n'est pas encore revenu, ce qui nous inquiète.

— Il est parti ? Où ça ? demanda Madame Rey, intriguée.

— Gaston a eu une crise dans la nuit et José, voyant son état empiré, s'est proposé d'aller à Koléa pour apporter des médicaments... Il nous a dit qu'il connaissait un pharmacien, qu'il l'a connu à l'Université dans le temps.

— Il n'est pas parti avec la voiture puisque je l'ai vue à sa place tout à l'heure.

— Non, il a préféré partir à pied pour ne pas se faire remarquer, répondit Manuel.

— Alors, à mon avis, il ne faut pas vous inquiéter, il reviendra dans la journée sans doute, dit la femme tranquilisée. Et comment va le malade ?

— Je pense qu'il doit dormir puisqu'il ne s'agite plus, répondit Séguira.

— Bon je vais voir comment va-t-il, dit Manuel.

Il se leva, finit de boire son café. Il disparut dans l'escalier. Quelques instants plus tard, il dévala bruyamment le même escalier et se pointa face à Madame Rey et à son complice.

— Il ne répond plus, il est mort ! cria-t-il.

— Tu en es sûr ? demanda Séguira en se précipitant sur Manuel.

— Certainement, il est froid. Je l'ai giffé assez fort mais il ne bouge même pas.

Séguira se tourna lui-même et lâcha tout bas :

— C'était à prévoir... Gaston était malade... On n'aurait pas dû l'embarquer dans cette galère.

Puis dirigeant, à la manière d'un acteur, son regard très expressif sur la fermière :

— Madame! dit-il d'un ton solennel, nous vous demandons de nous indiquer un endroit où enterrer notre pauvre camarade.

— Quoi ? Vous voulez l'enterrer tout de suite ? s'étonna Madame Rey.

— Non, ce soir, lorsqu'il fera nuit.

Dans la journée, les deux hommes avaient gagné avec facilité les deux premiers prix à un concours de comédie. Ils exposèrent un visage tantôt <sup>\*rîste></sup> tantôt inquiet ou nerveux. Ils tournaient en rond dans leur chambre, montaient, descendaient l'escalier. Ils fumaient cigarette sur cigarette- Man<J<sup>el</sup> répétait comme un disque rayé :

— Et José qui n'est pas encore venu—

Dans l'après-midi, Séguira attendit qu'ils soient en présence de Madame Rey pour lui *répondre*.

— Fiche-nous la paix avec ton José, s'il a commis des imprudences, il les paiera, c'est tout •

— Tu penses qu'il a été arrêté ?

— Pourquoi penses-tu tout de suite à l'arrêta- tion ? Le pharmacien peut très bien l'avoir aidé à passer la journée avec lui pour évoquer le bon vieux temps.

— Moi je ne le crois pas. Il sait qu'on s'inquiéterait s'il n'est pas de retour, et puis les médicaments pour Gaston, c'était urgent non ?

— De toute façon, s'il n'est pas ici cette nuit, nous partons demain matin, tous les deux • demain guira l'air grave.

— Vous partez demain matin ? demanda Madame Rey.

— Oui, c'est plus prudent pour vous et pour nous.

La journée s'était achevée et la nuit entamée. Aucun élément nouveau ne vint troubler l'ambiance de la ferme.

Séguira et Manuel, lors de l'enterrement de Garcia simulèrent même, dans le noir, de rendre quelques sanglots de peine. Jean, le fils de la fermière, rentra pelles et pioches.

Les deux hommes regagnèrent leur chambre sans dîner. Ils n'en avaient pas le courage, Jisaient-ils.

Le lendemain matin, Séguira et Manuel se levèrent plus tôt que d'habitude. Il s'habillèrent avec hâte. Séguira, la veille, avait placé la valise contenant le milliard à côté de la table de nuit. Ils dormirent mal cette nuit-là. La radio donnait des informations alarmantes. Les européens quittaient massivement l'Algérie. Une veine pour les deux futurs millionnaires. Ils allaient profiter de la situation anarchique et regagner la France et ensuite le Congo ou Israël.

Les deux hommes descendirent l'escalier en respirant l'odeur du café dans la cuisine. Le café bouillant était déjà servi par Madame Rey qui continuait de faire bouillir le lait.

— Bonjour Madame Rey, vous êtes bien aimable de nous avoir servis parce que nous partons tout de suite, dit Manuel.

— Vous voulez quelque chose à manger ?

— Non, ça ira ! dit Séguira en prenant sa tasse de café.

— Oh ! Que c'est chaud ? se plaignit-il. En attendant que ça refroidisse, je vais jeter un coup d'oeil sur la baignole, dit-il en se levant.

Il sortit. Madame Rey fit de même.

— Je vais donner à manger à mes poules, dit-elle en tournant le bouton du réchaud à gaz.

Manuel, toujours assis, buvait à petites gorgées. Il aimait bien manger et boire chaud. Il regardait de temps en temps la valise posée devant la porte.

Séguira revint vers son complice.

— Ça va, il y a suffisamment d'essence pour arriver à Alger, dit-il en s'asseyant.

Il prit son bol de café à l'aide de ses deux mains, et but bruyamment quelques gorgées en sifflotant. Soudain la tasse lui glissa des mains et le café noir se répandit sur la toile cirée.

Manuel, les yeux sortis de leurs orbites, demeurait muet de surprise. Séguira se plia en deux, la tête touchant presque le bord de la table.

— Salaud... Tu m'as empoisonné. Tu voulais le milliard pour toi tout seul, haleta-t-il en plongeant sa main droite à l'intérieur de sa veste.

— Moi ? Tu es fou ! répondit l'autre.

Séguira tira son revolver avec une vitesse surprenante pour un moribond et le pointa sur Manuel comme figé. Les yeux hagards, il fit feu trois fois à bout portant, touchant son complice au ventre et à la tête. L'autre comme chassé en arrière, entraîna deux chaises dans sa chute en s'écroulant.

Séguira laissa tomber son arme. Il posa d'impuissance sa tête sur la table et fut saisi de spasmes. Une mousse blanchâtre dégoulinait des commissures de ses lèvres. Madame Rey accourut. Elle passa derrière Séguira et prit le revolver. L'agonisant entendit sa présence dans la pièce. Avec difficulté, il leva sa tête.

— Il m'a empoisonné... Il m'a tué... Je lui ai réglé son compte... Le traître !

Madame Rey le fixa dans les yeux, un de ces regards méprisants, inhumains.

— C'est moi... c'est moi qui t'ai empoisonné et j'avais prévu ta réaction avec ton complice, dit-elle tout bas comme pour le pénétrer de ces mots.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?..

— Pourquoi ? Pour le milliard qui se trouve dans la valise... J'ai tout vu et entendu cette nuit. Mon fils a aussi besoin d'argent, il va bientôt partir en France, dit Madame Rey, cynique.

Séguira ne l'entendait plus, il fut pris de rapides tremblements et sa tête se balança sur la tempe gauche. Il était mort.

— Tu as l'adresse de ta tante ? demanda Madame Rey à son fils.

Deux jours plus tôt, elle avait décidé qu'il partirait le premier et qu'elle le suivrait dans les jours suivants.

— Oui je l'ai mise dans mon portefeuille.

— Fais attention à la petite valise. Ne-te sépare jamais d'elle.

La fermière ressentait une douleur indéfinissable en ces instants-là. Non pas qu'elle se séparait de son fils mais parce qu'elle constatait qu'il était presque

heureux de partir. Comment peut-on mettre dans une balance un milliard et une affection maternelle ? Mais elle n'éprouvait aucune animosité à son égard.

Au port d'Alger dans la précipitation du départ, les formalités d'embarquement étaient réduites au minimum.

A présent, le remorqueur semblait peiner dans sa tâche. Il détachait le paquebot du quai. Les passagers, sur le pont faisaient de grands signes à leurs parents et à cette terre qu'ils avaient aimée et souillée. Qu'avaient-ils perdus ? Rien si ce n'est le gain de 130 années d'exploitation.

Maintenant le port d'Alger ressemblait à une gravure de carte postale. Les enfants allaient dans tous les sens, poursuivis ou hélés par leurs parents.

Jean Rey, songeur, accoudé à la rampe, regardait l'eau que la coque du navire fendait et chassait sur chaque côté. Lui, qui fumait rarement, tira un paquet de cigarettes de la poche de son veston. Très calmement, il jeta un coup d'oeil aux deux valises posées à ses pieds. La plus petite brillait avec plus d'éclat. Il plongea ses mains dans toutes ses poches à la recherche d'une boîte d'allumettes. Il n'en avait pas. Après un moment d'hésitation, il se déplaça de quelques pas sur la droite. Un vieil homme avec casquette et barbiche blanche, appuyé également sur le bord, tirait sur une pipe en fixant le port blanc d'Alger qui s'éloignait de plus en plus.

— Je peux avoir du feu Monsieur ? dit Jean Rey, en tendant sa cigarette.

Sans répondre, le vieil homme prit de sa poche un briquet à essence duquel jaillit une flamme vacillante.

Jean tira quelques bouffées.

— Merci Monsieur !

Au moment de se retourner pour rejoindre sa place, il vit un gosse foncer droit sur lui, poursuivi par un autre. Il l'évita de justesse en se déplaçant de quelques pas à gauche. Il trébucha et heurta du pied, en se relevant à la rampe, la petite valise métallique qui glissa sur la passerelle mouillée. En

l'espace d'un éclair, elle fut comme happée par le vide. Elle chuta à l'oblique dans la mer et bientôt disparut dans le sillage mousseux du navire.

Le vieux à la pipe s'approcha du jeune homme.

— Mais vous avez fait tomber une valise ! dit-il en regardant Jean Rey, hypnotisé.

— Pardon ? Oh... la valise ? Ça ne fait rien, ça n'avait pas beaucoup de valeur.

— Du linge ? Ça a toujours de la valeur, dit le vieil homme avec un ton connaisseur.

— Non ce n'était pas du linge. C'était des illustrés, bafouilla Jean Rey.

— Des illustrés ? Vous auriez pu me les donner. C'est mon passe-temps favori, dit l'homme à la pipe en reprenant sa place.

## Nadir Aït-Ouali

*Né le 20 mars 1951 à Akbou, Aït-Ouali Nadir est actuellement étudiant en CPEM à l'Université d'Alger. Cette nouvelle, quoique d'un style assez voilé, témoigne néanmoins d'un certain sentiment du vécu. Car, nous dit-il : « ... si je connais le "goût du sable", c'est parce qu'on m'a appris à le connaître, c'est de "avoir senti au creux de ma gorge comme une coulée de lave. Et je sais que je ne suis pas le seul... »*

# Le goût du sable

Ce qui m'a poussé à revivre ce drame, n'est pas le besoin d'en faire quelque chose de plus qu'une simple histoire douloureuse, c'est seulement le souvenir d'un ami d'enfance qui me capturait des oiseaux dans le jardin.

Les oiseaux sont morts, l'hiver venu, car je ne savais ni les soigner comme il le faisait, ni les préserver du froid.

Nous habitions Ighzer, un village parmi tant d'autres. Il était pauvre et je l'étais aussi : voilà sans doute pourquoi nous étions deux amis...

Un soir de septembre 1960.

Le chant du Muezzin coula des hauteurs d'Ighzer, tout près de Sidi-Younès. Djohra finissait de vider la table basse. Arezki, assis auprès d'un feu de bois mort, regardait les étincelles rouiller l'obscurité.

« Il aura vingt ans au premier jour de mai » murmura doucement Djohra. Une larme coula sur sa joue maigre. Elle l'essuya du revers de sa manche sale.

« C'est un homme maintenant » dit simplement Arezki .

Ce fut tout ce qu'ils avaient à se dire, comme si d'avoir prononcé ces mots eût donné à leur espoir secret un peu plus de consistance. Ils se turent, désabusés... Puis Djohra s'approcha lentement de l'âtre et se mit à remuer d'une main lasse les cendres du « canoun ».

Etrange vision que celle de son visage mutilé, de ses petits yeux éteints comme dans un masque de cire ; d'autant plus étrange que le rougeoiement des braises la livrait dans son entière imperfection.

« Pourtant, vieille mère, au-delà de ta chair brûlée, de tes reins affaissés et qui n'enfantent plus, il y aura toujours ce seul espoir ou ce seul sortilège insatiable jusqu'à l'ultime limite. Tu réclames ! Tu réclames et oublies le tombeau ! »

— Oui, je t'ai vue au premier soir de mai ; Tu étais si heureuse... et maintenant...

— Hélas ! Qu'advierait-il de moi si maintenant tu ignorais ma douleur ?

Dans la demi-pénombre, la petite pièce n'avait plus rien d'intime. Pourtant, il y avait toujours cette odeur fade de jasmin qu'ils lui connaissaient trop bien et accrochée à l'un des murs blanchis, la vieille lampe à pétrole qui ressemblait étrangement à un œil mort sous dôme poussiéreux... froid comme la glaise "... Triste témoin.

Au-delà du portique, la nuit était maintenant installée. On entendit encore le grelot furtif des troupeaux, le pas feutré des bergers sur le sentier rocailleux, puis plus rien... Le silence s'accrochait peu à peu à la moindre branche d'arbre, au moindre taillis poussiéreux : un silence angoissé que troublait à peine l'haleine contenue des bêtes et des hommes...

Alors, père Arezki sentit pour la première fois qu'il était :ait si étrange d'être livré à soi-même, d'ignorer

jusqu'au but de son existence moisie, quand on est de ces hommes qui ne savent que faire du temps qui s'égrène à la lumière de leur lampe à pétrole, pendant les longs soirs de veillées, de ceux qui ont les pieds fangeux et qui ne rêvent pas de voyages.

Oui, il était bien loin du monde, dans son petit monde à lui, mais il ne se sentait pas étouffer, faute d'espace, car il était aussi de ceux qui arrivés au terme d'un voyage de vingt ou trente kilomètres s'étonnent : « Dieu tout Puissant ! Que le monde est grand ! »

« Taghzout (1), rêve enchaîné! » Arezki reposa les mancherons de sa charrue et demeura un instant incliné vers la terre labourée. Cela s'était passé brusquement, pensa-t-il, comme si d'un coup de baguette magique, on avait transformé l'odeur fade des ténèbres en un parfum de rosée et que tout à coup, déroulant ses rouages, la lourde machine humaine se remettait en marche.

Pourtant — certitude enfouie jusqu'aux limites de la chair — Père Arezki savait que rien n'avait changé, et que ce premier matin d'automne allait être un matin comme les autres...

« Que changerait l'automne à ces terres arides ou à mon cœur dévasté ? La saison des labours ou celle des moissons : la même terre boueuse et glacée, le même soleil sec, les mêmes visages résignés, presque misérables... »

Père Arezki mesurait sa misère, comme on mesure un mètre de tissu de toile...

Puis il happa un peu de terre qu'il serra dans sa main striée de rides durcies en reniflant l'air à petits coups de narines, comme un fauve excité... Et il ferma les yeux :

« Adhrar G'Oukvou » (2). Il est des mots que l'on ne peut pas dire. Mais nous, nous avons tant de choses à te dire et toute la vie serait trop courte. Le lion qui sort de sa tanière aime sentir sur sa crinière la caresse du soleil et de la brise. Mais toi, en sortant de ton cachot d'ombres et de souffrances, tu aimerais sentir sur tes cimes rajeunies, les voix vibrantes de tes fils et les chansons monotones de

(1) Champs à proximité d'un village.

(2) Piton près d'Akbou.

tes filles, saluant un jour nouveau. Alors tous les regards tournés vers toi, nous te sourirons... heureux de survivre. »

Ce soir-là, père Arezki rentra très tôt chez lui ; il regarda Djohra et vit une femme marquée... Il sut, plus que toute autre chose, que rien ne pouvait plus les unir., si ce n'est l'attente... Il ne pouvait comprendre sa douleur. Peut-être parce qu'il s'était fait lui-même une raison.

« Pour moi, Said, disait-il souvent, ton refuge est au ciel et tu es au-delà de toute espérance. Non ! je ne t'espère plus ! »

Mais chaque fois qu'il parlait ainsi, un mal de chien lui tordait les boyaux ; alors il comprenait qu'il se mentait à lui-même. Son amour de père avait quelque chose de commun avec le vent du Sud... Un goût amer qui creuse les viscères... Son amour pour Djohra avait la même violence Elle n'en demandait pas tant. Cela aussi il le savait, et il lui en voulait d'être à ce point orgueilleuse...

Il l'a de nouveau regardée et de nouveau, il a détourné son regard, comme s'il redoutait son silence. Oui rien ne pouvait plus les unir, parce qu'il fallait respecter l'attente... Comme un deuil prématuré auquel tous deux ne voulaient pourtant pas croire.

Il devait être près de neuf heures lorsque j'atteignis les abords de Taghzout. A mesure que je m'y engageais, l'odeur du crottin me paraissait délicieuse et le clair de lune enchanteur.

Je ne pensais à rien ; pourtant à aucun moment de ma vie, je ne saurais trouver plus de raison de me préoccuper.

Etait-ce la fatigue ou ce sentiment acide, parfois intolérable que l'on subit, en vastes tourbillons lorsque l'on se trouve à la limite de l'homme fugitif et de la bête traquée.

Non ! J'avais plutôt l'impression d'un grand vide autour de moi, comme si le sentier que je foulais depuis plus d'un quart d'heure allait se perdre dans un trou sans fond... comme si sorti de l'enfer, j'allais

réintégrer l'enfer... inévitablement... Je n'y croyais pas encore. Je ne pouvais y croire, moi dont le seul privilège avait été la certitude d'une mort sans rémission, moi qui l'avais espérée, attendue, et même provoquée, de jour en jour, de cachot en cachot. Non ! je ne pouvais y croire...

Bientôt mes forces m'abandonnèrent et je m'évanouis une fois de plus... juste au moment où j'aperçus le village. Alors le cauchemar me reprit : le même cauchemar qui ne me quittait pas depuis déjà quinze jours.

« Le Djorf ! Le Djorf ! Enfer organisé ! Nuit impalpable où plus rien n'est permis ! Mon cœur buriné... qui s'obstine... Et puis, tout à coup le vertige ! L'odeur de la meute et puis celle de la mort. J'ai vu la mort ! J'ai goûté la mort ! Seulement alors je ne l'ai plus espérée. J'ai voulu la fuir... la fuir... à tout prix... »

C'est la douleur qui me réveilla : une douleur d'opium, juste sous les aisselles. Je me relevai avec peine et repris ma marche lente, escaladant la pente raide, en foulant sous mes pas le cresson jauni...

De nouveau, je ne pensais à rien et de nouveau l'angoisse me reprit, impérieuse, intenable.. J'avais peur et je le savais, plus que toute autre chose...

La lumière de ma lampe de poche n'était plus qu'une faible lueur qui me permettait à peine de ne pas quitter le sentier.

Mais j'atteignis bientôt le seuil de la maison. J'hésitai un instant, puis poussai la lourde porte. Aussitôt, je la vis, assise auprès de la flamme mourante qu'elle oubliait de ranimer. Elle était seule, perdue parmi les choses... Je trouvai qu'elle ressemblait à ma mère. Et puis, non : elle ne ressemblait pas à ma mère. Elle ne ressemblait à rien. Si, peut-être : tout juste à une chose ! J'en oubliais ma douleur... Et c'était à cette chose-là que je venais dire la vérité ! En avais-je vraiment le droit ?

Je m'arrêtai juste derrière elle : elle ne m'entendit même pas. Par contre, moi, je l'entendis répéter ces mots, d'une voix lointaine, angoissée... d'une voix qui craignait la menace :

« Il reviendra. Je sais qu'il reviendra... »

Alors je voulus fuir très loin, comme j'avais fui la meute..., comme j'avais fui la mort. Mais je ne bougeai pas !

— « SAID »

Je crus qu'elle s'adressait à moi. Je répondis :

— « Non, ce n'est pas Said ; mais Said va bientôt être là.. »

J'avais menti, je ne pouvais faire autrement.

Djohra ouvrit les yeux, mais ne se retourna même pas.

— Qui êtes-vous ?

— Seulement un ami de Said. C'est lui qui m'a demandé de passer vous voir. Mais je vais m'en aller. Adieu. »

Je crus qu'elle allait me retenir, me prier de lui parler de Said jusqu'à l'aube, jusqu'à la limite de mes dernières forces. Mais à quoi bon. Elle avait raison, à quoi bon !

Je sortis très vite, et une fois de plus la grande cour recouverte de pierres en guise de dallage, m'envoya en plein visage sa solitude nue. J'étais très faible, mais je ne sentais pas la douleur ; du moins, je n'en avais plus conscience. Car je savais, au contact fluide du sang contre mon torse, juste sous ma veste de forçat, que le mal ne cessait de creuser quelque part... inexorablement... Seulement, la souffrance n'avait plus de prise sur moi, car j'avais atteint l'ultime étape ; celle où le corps limé au-delà de toute marge, n'a plus la force de le dire, celle où l'on est déjà mort...

Pour moi, l'étape qu'il ne fallait pas franchir.

J'ai passé la nuit à la caserne, car — m'a-t-on dit — je n'avais pas respecté le couvre-feu. Comme si, après tout ce que j'avais vécu, je pouvais encore penser au couvre-feu. Les soldats n'avaient pas tiré sur moi parce qu'ils me croyaient déjà mort, lorsque le projecteur me découvrit affalé sur la piste, inanimé... Un manteau mité cachait ma veste de forçat

Là, j'ai dû sans doute dormir longtemps... très longtemps... car j'ai fait des cauchemars ; le même cauchemar plus tranchant qu'une lame de boucher :

« Cela avait commencé avec le capitaine Nestor qui ne voulait pas mourir en héros et qui craignait notre silence. »

— « L... Salah. A participé à un attentat, dans la nuit du 20 Octobre... »

J'aurais voulu que cela fût vrai ; mais cela ne l'était même pas. Nestor me giffa. Alors j'ai levé le bras.

« Allez ! Vas-y ! Voilà ma gueule : je te l'offre ! » m'a-t-il dit. Je l'ai frappé ; puis j'ai compris — trop tard — que je n'aurais jamais dû. Je voulais certes mourir, mais pas de cette façon-là. Ce serait ridicule.

Alors, j'ai pensé à Said, mon seul ami au camp. Cela aussi, je n'aurais jamais dû...

Il devait être minuit ; nous avions décidé de passer par-dessus les barbelés. Moi, j'avais réussi mon saut, au premier essai. Quant à lui — lui, jadis si agile lorsqu'il me capturait mes oiseaux siffleurs — il était resté là-haut. Le reste se passa très vite : le projecteur balaya la cour, puis s'arrêta. La mitrailleuse aboya. Et ce fut tout. Il ne retomba même pas—Alors, j'ai couru, couru, à n'en plus finir, avec les chiens à mes trousses ; je les savais derrière moi, prêts à me fondre dessus, à la moindre défaillance. ...Cent, peut-être deux cents chiens comme autant de vautours ; l'odeur de la meute n'était plus un mauvais songe, pour moi qui vivait l'enfer ; c'était tout mon enfer...

Elle me pénétrait comme un tison, jusqu'à la pointe du cœur et me poussait au suicide... Mais j'ai encore couru, à travers les touffes de lentisques et les ronces meurtrières qui me labouraient le visage et les flancs... Alors j'ai échappé à la meute... Mais pour combien de temps ?

Ces mots achevèrent de me réveiller. Je compris qu'il fallait me cacher. Me cacher ! Mais où ?...

Je venais de réaliser que j'étais dans un cachot, avec mon habit de forçat, pris dans la souricière. Si près du but...

Le reste alla très vite, trop vite... Une dépêche venant de haut lieu annonça à tous les postes qu'un condamné à mort s'est évadé. De là à penser à moi, il suffisait d'un pas : ce pas on l'avait fait.

'Maintenant la mort ne saurait tarder ;, tant mon corps ressemblait tout entier à une plaie. Elle s'installait déjà en moi, mais je ne regrettais rien, parce que je l'avais vraiment tentée...

Avant de mourir, j'ai eu une pensée pour Djohra. Je l'ai sentie vivre un instant en moi, ou plutôt je l'ai sentie mourir... Mais c'était mieux ainsi puisque elle mourrait moins vite que moi...

Demain, à l'heure de mon exécution, on me trouvera sans vie sur la paille. Un travail en moins pour le bourreau !

Oui j'avais raison de ne pas y croire.

Le lendemain, Père Arezki assista aux obsèques de Salah, que l'on avait rendu à sa famille.

Il le connaissait bien, ce garçon, le meilleur ami de son fils. C'est sans doute pourquoi il a pleuré longuement, comme il ne l'a pas fait depuis longtemps.

Et ce soir-là, de retour chez lui, il trouva Djohra, assise à la même place, comme un chien que l'on avait dressé. Elle lui dit :

« Arezki, je suis aveugle ! Mais qu'importé puisqu'il va arriver aujourd'hui. Emmène-moi à Taghzout. Là, je ne le verrai pas, mais je l'entendrai venir vers moi ; et alors mon cœur saura que c'est lui... »

Arezki lui saisit la main et la guida tout le long de la piste ; et tout le long de la piste, il sentit cette main, froide comme la mort qui serrait la sienne. Alors, il comprit qu'elle avait atteint, elle aussi, l'ultime étape ; celle où l'on est déjà mort-Mais qu'importé ! puisque demain encore le matin grandira, vers l'Ouest brumeux, sous un ciel aux

couleurs inégales, comme si on ne l'attendait plus : Il aura la saveur du sable-Elle avait raison... et c'est peut-être pourquoi Arezki serra un peu plus cette main mourante et qu'ils marchèrent ainsi sans parler... jusqu'à Taghzout.

Tandis qu'un vent aigre chatouillait les ronces et soulevait la terre rouge et le sable.

**Azzedine Chabane**

## L'arc - en - ciel

Depuis des jours, la pluie n'a pas cessé de tomber. D'abord épaisse et drue, elle a fini par tisser une maille légère, invisible presque, à travers laquelle chaque objet prend une apparence fantasmagorique. Seul, dans cette cabane isolée du monde et de ses tentations, je contemple le feu de l'âtre qui grésille, tandis que de grandes ombres dessinent sur chaque paroi des fresques merveilleuses. De temps à autre, lorsque le reflet pâle des braises agonisantes secoue mon regard atone, je jette machinalement une ou deux bûches au cœur du foyer, puis reprend ma rêverie creuse avec un soupir imperceptible. Aujourd'hui, comme le vieillard qui a déjà posé un pied dans la tombe, je me suis mis à récapituler ce que j'aurais pu obtenir si j'avais été un vieillard, un honnête vieillard qui a tout eu et tout partagé, pour ne pas être en peine le jour où il lui faudra poser le pied dans la tombe. Hélas, j'ai failli être heureux. rompu de fatigue et d'espérance, mais chaque heure, en passant, versait en moi le poison mélancolique des idées neuves... La pluie murmure d'ineffables refrains qui remontent du fond des eaux troubles du souvenir. Le vent souffle sans trêve ; le vent

traîne en longs et lugubres gémissements — les cris de deuil de nos grands-mères — tandis qu'à l'horizon brumeux naissent des cités fantômes, avec leur silhouette mystérieuse et incertaine, leurs lumières tantôt âpres et tantôt éteintes, et le brouillard, le brouillard des yeux pleins de larmes qui suivent dans chaque écho le bruit des bombes, les cris des victimes innocentes, les appels angoissés des mères fouillant les décombres, et les sanglots, et les rires fous, et le silence des survivants...

Les heures gorgées de sang sont devenues mon hécatombe, et dans le train fatal de mes jours assassinés, j'écoute la pluie, cette pluie intarissable qui baigne ma détresse. Bientôt, l'épée du destin achèvera mes espoirs et, à travers la solitude où mon cœur a gémi, naîtront les premiers cris de vengeance, les premiers cris de colère exacerbée, les premiers cris de haine. Puis, ce sera la fin, un dénouement tragique qui précipite mon mal, et je m'effondrerai dans la boue de ma vie misérable, impuissant, condamné, malgré un dernier rayon de soleil. Mais qu'est-ce qu'un rayon de soleil en face d'un embrasement ? Tout s'effondre aussitôt qu'un dieu, le seul, élève son bras puissant. Et ce bras a tout détruit...

Mon refuge n'est plus calme, à cause du chant monotone et sourd de la pluie. Assis en face de la cheminée, j'écoute le bruit confus, presque irréel, qui me parle de la vie, et je songe à mes larmes, à ces pleurs que l'amour d'une patrie, et de la soif de la vie, m'ont arraché, arraché, arraché !... Pourquoi faut-il que le passé vienne toujours troubler la quiétude de notre prison ? Pourquoi faut-il que nous sacrifions inlassablement aux souvenirs nos plus belles espérances ? Pourquoi n'arrête-t-on jamais de penser à nourrir le bruit ?... Silence ! Qu'importé la solitude ? J'exige le silence. On ne veut même plus respecter les morts, les pauvres morts égarés dans le dédale de l'existence, perdus entre les murs lancinants, fascinants d'un monde qui n'est rien moins que le bourreau, à la recherche d'une fin que l'homme seul imagine, étrangers au tumulte qui partage les misères, prisonniers du labeur et de l'incertitude, étrangers au

tumulte, étrangers au labeur, et toujours prisonniers du soleil, d'un soleil assassin qui tisse l'invisible filet où se plait le malheur... Du bruit... Du bruit... Partout, ce tonnerre affolant qui poignarde le silence. On a peur à chaque instant de voir les murs s'effondrer, et, pour vaincre l'angoisse, on cultive le défi. Le bruit des rues qui disent notre enfer, le bruit des machines qui nous mangent en secret, le bruit des armes qu'on prépare afin de ne plus faillir, le bruit vainqueur de la mort, de la solitude et du silence. Sept années de misère ont passé sur les murs de ma cellule, sept ans d'éternité que j'efface de ma mémoire.

La pluie est devenue plus dense. Son inlassable litanie réveille mille échos et je distingue par la porte entr'ouverte un horizon terne, où nulle vie ne paraît exister. A perte de vue, des arbres rabougris, squelettiques, recroquevillant dans un ultime effort de protection leurs membres déjà rongés par les intempéries, courent vers le flanc abrité de la colline que le vent n'atteint jamais. Parfois, un flash inattendu déchire le ventre spongieux d'un ciel constamment maussade, et, aussitôt, un grondement terrible emplit la plaine de terreur électrique. Machinalement, j'ai jeté une nouvelle bûche dans le foyer qui palpète, et je contemple longuement les flammes amoureuses dont l'éclat transmet à ma demeure une atmosphère mystique. Au lointain, un coq lance son cri guttural. Bientôt, l'aube viendra dissiper les dernières ombres que la nuit impose à son royaume. Le bruit de l'eau, suintant entre les parois rocheuses des versants, s'estompe, et, silencieuse, gigantesque, l'usine déchire peu à peu le brouillard nocturne, présentant aux rares voyageurs qui s'aventurent dans ces chemins cagneux, des échafaudages indécis. N'ayant rien à faire, j'ai tiré ma pipe et l'ai allumée. Après chaque bouffée, j'observe les nuages qui tourbillonnent voluptueusement puis qui, vaguement, disparaissent dans l'obscurité profonde des recoins. C'est ainsi que, peu à peu, le souvenir d'une nuit tragique se taille un chemin dans les algues de ma mémoire,

malgré les protestations véhémentes de mon corps avide de sommeil. Peut-être pleuvait-il aussi cette nuit-là ? Parce que dans mon esprit, j'ai conservé le détail bizarre d'une chanson que l'hiver a fait naître autrefois, et que, tout petit, je sifflais en grelottant aux portes de l'école. Ils étaient entrés silencieusement, au moment où je versais dans une assiette le ragoût odorant qui constitue mon seul repas de la journée.

— Bonsoir, frère. Que la paix soit sur ta demeure.

J'ai serré les mains offertes et j'ai étendu la natte. L'un d'eux attira à lui un vieux coffre de bois qu'il utilisa en guise de siège. J'ai partagé mon repas sommaire et les dernières miches de pain avec ceux qui voulurent bien m'accorder cette joie, puis j'ai regardé très loin, pour ne rien voir. J'appréhendais le but de cette visite mais la discrétion m'interdisait de me trahir. Lorsque le café fut prêt, chacun remplit sa tasse, évitant soigneusement de croiser un autre regard où il pressentait une même nervosité. Une demi-heure s'écoula sans que personne ne rompe le silence. Puis Omar, le chef du secteur, prit enfin la parole.

— Frère, nous sommes venus t'apporter la réponse que tu attends depuis deux semaines. Elle est simple. À partir de ce jour, tu es des nôtres. Nous n'avons pas besoin de preuve puisque nous te connaissons. Il te suffit de savoir que tu peux nous rejoindre à n'importe quel moment.

La nouvelle m'avait durement frappé, et je sentais ma gorge nouée par une joie paroxystique. Je me contentai d'un hochement de tête presque veule, et répondis à l'adieu des maquisards par un bredouille-ment inintelligible. Lorsqu'ils furent partis, je restai stupide, ne sachant plus si je devais rire ou pleurer. La fierté et la peur me tenaient avec une intensité égale. Je commençais même à regretter mon geste, sentant confusément qu'il n'était rien d'autre qu'un défi aux colons, aux tortionnaires, à la solitude, à moi-même. Je croyais que devenir un moudjahid, c'était braver héroïquement la mort. Et ce jour-là, cette nuit-là, je me demandais si ce n'était pas simplement un suicide. Souvent, la peur apporte des marges qui dé-

forment la réalité. On s'imagine connaître le danger, et se connaître, alors qu'au fond tout n'est qu'estimation. Je comprends pourquoi mon grand-père me répétait sans fin que plus que leur vie, c'est la foi des hommes qui doit être préservée. On ne saurait trop insister sur cette vérité qui prouve au besoin qu'il n'y a pas de héros et que, seules les conditions morales peuvent influencer un homme et en faire un martyr, ou un lâche. Et moi, pour la première fois de ma vie, j'avais peur. Cela montait en moi, confusément, et j'avais une forte envie de vomir, et de pleurer. La sensation était véritablement physique, une sorte de panique latente, une panique de la chair sacrifiée. Toute la journée, malgré le froid qui s'était abattu sur la région, j'ai remué la terre pour oublier ma peur, j'ai tenté de vaincre l'envie de fuir qui harcelait sans cesse mon esprit, mais chaque fois, le poing fatal de la détresse venait frapper mon cœur. Quand ce fut le crépuscule, je tentai de mettre un peu d'ordre dans mes idées car le temps devenait lui-même un ennemi. J'ai regardé, les yeux pleins de larmes, cette cabane où j'avais grandi, loin des autres hommes pour qui je n'étais qu'un sauvage, puis, ayant préparé un baluchon où j'entassai quelques-unes de mes affaires, j'ai fait le tour du jardin que je ne devais plus revoir. La nuit était pleine lorsque je m'engageai dans la piste, fuyant à travers les maquis...

Déjà les premiers bruits ont évoqué la naissance du jour. Le meuglement triste d'une vache rompt de temps à autre le silence. La pluie n'arrête pas de tomber. Elle semble devoir emprisonner le paysage en un voile sans cesse rompu, et sans cesse renouvelé. Quelquefois, son rythme s'accroît, comme sous l'effet d'une brusque colère puis, irréversiblement, elle reprend ses incantations monotones. Brusquement, une sirène tranche le solennel recueillement où se noie la cabane. Les travailleurs de l'usine vont bientôt affluer, à pied, en moto, ou généralement en autobus. La région, du matin jusqu'au soir, ressemble à une fourmilière où chacun dispense sa part de sueur

pour mériter le morceau de pain nécessaire à sa vie et à celle de sa famille. Lorsque je m'ennuie, j'observe du haut de la colline, à quelques centaines de mètres du haut-fourneau, les gardes dressés à la porte d'entrée, les ouvriers, les techniciens, les ingénieurs et les employés de bureau, marchant vers la cantine, tandis que de rares voitures continuent à sillonner les allées impressionnantes de l'usine et que quelques casques rouges, perchés sur leurs motocyclettes, procèdent à la dernière tournée d'inspection. C'est là que je retrouve un désespoir inguérissable qui colle à moi comme une glu et que je redeviens conscient de mon échec et de ma faiblesse. J'ai essayé mille fois de pénétrer dans ce monde interdit mais chaque fois « ils » m'ont repoussé, alléguant mon infirmité morale et la précarité de mes jours. Mais que m'importe à moi la folie, ou la mort, du moment qu'ils m'ont interdit de vivre. Ma souffrance est sans espoir et ce monde n'a fait qu'aviver ma haine et ma honte.

Je suis devenu un paria. Peut-être ne suis-je pas soumis au même mépris, peut-être daigne-t-on accorder ici et là une poignée de main à « l'un des grands héros du bled », mais ce n'est jamais que du théâtre. Et moi, je ne cherche pas de spectacle, je veux la vie. Pourquoi ne veut-on pas me comprendre ? Pourquoi ne veulent « ils » même pas m'entendre ? Je saurais... Les étoiles me semblaient pâles, presque incertaines, et les arbres étaient devenus autant d'ennemis qui pouvaient être redoutables.. Il était tard lorsque je rejoignis le gros de la troupe. Ils m'accueillirent en silence et chacun se contenta de me cligner de l'œil. J'étais depuis longtemps de la famille. Dès nos premières missions, je sentais que mes compagnons étaient pleins de prévenance. Ils m'épargnaient volontiers les épreuves désagréables. Mais je fis tant et si bien que je n'eus plus à rougir de leur chaude amitié protectrice. Parfois nous avions quelques escarmouches où nous laissions plusieurs légionnaires morts ou blessés mais aucun accrochage ne vint troubler notre quiétude des quatre premiers mois. Une nuit pourtant, nous fûmes secoués dans notre sommeil, sans ménagements. La sentinelle allait d'un dormeur à un autre, répétant

avec un accent bizarre qui semblait être un sanglot : « ils sont là ». Nous nous réveillâmes tout à fait et, obéissant aux directives de Si Omar, nous nous engageâmes vers le haut de la colline alors qu'une patrouille d'éclaireurs devait tester l'adversaire. Lorsque nous arrivâmes au sommet, nous nous rendîmes compte que toute la région était encerclée. Omar murmura simplement : « Quelqu'un nous a donnés ». Nous avons tous eu la même pensée. Il était donc impossible de refuser le combat.

— Nous allons organiser deux fronts et combattre en spirale. Chaque fois que je ferai signe, un homme de chaque front passera dans la zone opposée.

Une heure plus tard, on entendit les mitraillettes aboyer. La bataille était engagée. L'ennemi tentait d'avancer en tenaille, mais nos grenades interdisaient toutes tentatives. Un de nos commandos s'infiltra dans l'enceinte de la légion, semant la terreur. Puis, ayant décroché, il regagna nos lignes. Deux absents étaient à déplorer.

Les premiers martyrs. Vague après vague, les légionnaires tentaient de forcer notre muraille. Le bruit du combat devenait assourdissant. Les balles tamisaient l'espace en aboyant et mordaient avec fureur. D'autres cris, d'autres morts parmi nous. Nous n'avions pas le temps d'y penser. Nous n'avions pas le temps de les plaindre. Il fallait lutter. Je vis à une cinquantaine de mètres un lieutenant. Je retirai mon poignard de sa gaine, puis imprimant une rotation à mon bras, je lançai l'arme avec un sifflement réprimé. L'officier se dressa comme un fou, portant les mains à sa gorge pour maîtriser le flot de sang et se mit à courir en zigzag. Une balle le frappa à la tête. Il s'immobilisa puis lentement, douloureusement, roula à terre. Soudain, nous entendîmes le vombrissement d'un moteur d'avion. L'un de nous pointa sa mitrailleuse, mais l'avion volait trop haut. Et les uns après les autres, sans hâte, inexorablement, d'autres appareils surgissaient à l'horizon, couleur de feu et de sang. Quand les premières bombes éclatèrent, nous pensâmes que c'était la fin. H ne restait plus qu'une issue : celle de mourir debout et de vivre dans la mémoire des « autres ». Les premiers commandos s'étaient déjà lancés contre le mur des assaillants.

L'enfer était à son paroxysme. Les râles montaient de partout et, devant nous, il n'y avait plus personne. Les blessés étaient piétines sans distinction. Nous n'étions plus que dix à attendre lorsque Omar se leva. Je n'oublierai jamais son visage crispé, la sueur ruisselant sur ses joues et l'éclat sauvage qui donnait à ses yeux rougis un aspect de fin du monde.

Un grand froid était né en moi, prélude à la peur, mais je ne voulais pas y penser. Le regard chaviré et le ventre tordu par une nausée froide qui ne voulait pas venir, je m'engageai dans le sentier derrière mes compagnons. Un avion piqua sur nous et nous nous écrasâmes contre le sol. Hélas ! il était trop tard. La bombe avait éclaté presque sans bruit et un nuage opaque nous enveloppa. Avant que je comprenne, j'entendis le rire atroce de Si Omar : « Le gaz ! Il a fallu le gaz ! Salauds ! Salauds !... »

J'essayai dans un effort ultime qui me parut infini, de me traîner hors du cercle vicieux, mais doucement, désespérément, mes mains s'accrochèrent au vide, mes yeux ne virent plus que la nuit et dans mon esprit atteint, le néant reprit ses droits.

Depuis ce jour-là — le plus amer et le plus beau de ma vie — j'ai navigué de prison en prison et, dans ta solitude, je n'avais que mes regrets et mon malheur pour confidents. Pour les « autres », je n'étais déjà plus rien. On ne se méfie pas d'un fou, on peut même en faire une distraction. Hélas, j'étais un homme triste, et solitaire. Aussi, on m'abandonna au monde du silence et de la méditation. J'étais devenu un être pour qui la guerre était plus qu'une parenthèse, un rêve que l'on fait un beau matin d'été, un rêve, un rêve, un rêve !...

Et je passais, ombre sans lendemain, brûlé par un songe intérieur qui n'en finissait plus jamais, je passais sans savoir, exilé dans le monde, exilé dans la vie, exilé dans mon être, et, sur mon chemin, le vent racontait quelque chose de fantastique que je ne pouvais plus entendre : 5 juillet 1962.

La foule venait de comprendre l'histoire ; la nation solidaire avait choisi le progrès. 'Moi, je ne pouvais pas. Autour de moi, le monde était illuminé. Les rues hurlaient de joie vengeresse. La ville, la grande ville devenait reine. Et moi, je ne pouvais pas. Je me sentais retenu dans l'enfer du passé qui ne voulait pas mourir. Et mon cœur ne battait pas, et mon âme ne criait pas, et mes yeux ne disaient rien devant cette flambée nationale qui promettait la revanche.

J'étais un exilé, n'ayant plus droit à la parole. Alors, je suis parti bien vite, conscient de mon ultime défaite.

Je suis allé près d'une source. L'eau douce coulait lentement. Dans le flot, des visages tremblants Vivaient, mouraient, puis revivaient...

Un visage connu, plein de larmes,  
Un visage sanglant,  
Un Si Omar que le destin a transpercé  
Un Si Omar dont les éclats n'ont rien laissé,  
Toi, Si Omar, toi, mon frère, qui est mort  
Dans une grande souffrance  
Toi, mon frère, dont le courage égale la vertu,  
dont l'espérance est aussi forte  
que le souffle de la vie, de ta vie,  
Omar

Où es-tu maintenant ?

Dans un espace silencieux,  
sous le vieux saule pleureur,  
Et seul avec ta douleur,  
Seul l'oiseau sur la basse branche,  
A l'aurore blanche,  
Trouble de son chant si doux, si doux, la solitude

Où ton âme est plongée.

J'ai regardé dans cette source. L'eau douce coulait lentement. Dans le flot, des visages tremblants Vivaient, mouraient, puis revivaient...

Tu es maintenant une ombre,  
 O mon frère, Une ombre parmi tant  
 d'autres aussi,  
 Comme tant d'autres ici.

Je suis allé à El-Hadjar en 1962, El-Hadjar chantant, El-Hadjar riant, El-Hadjar dont le ciel disparaissait sous le nombre des drapeaux, El-Hadjar pleine de lumière, El-Hadjar, c'était ta mère,

Mon frère,

Mais maintenant, toi dont le sacrifice restera son

[orgueil

Toi, son fils, qui aurait porté le front haut Toi, le martyr,

Tu es parmi les Absents !

O, douleur ! Je sais que tu n'as vécu  
 que pour ce jour, Omar,  
 C'est pourquoi je pleure pour toi

Le grand disparu.

J'ai regardé dans cette source. L'eau douce  
 coulait lentement. Dans le flot, des visages  
 tremblants Vivaient, mouraient puis  
 revivaient...

Mon Dieu, ces d'eux, pourquoi sont-ils ? Si  
 Rabah, un souvenir qui ne peut s'effacer Des  
 larmes sur le chemin, Des tombes et des tombes,  
 Des tombes sans fin-Dès pas, des traces que le  
 Vent a laissés.  
 Si Rabah, tu es tombé en brave  
 Et tu as si peu vécu F  
 Ta vie n'a été longue  
 que comme le souffle du vent sur la plaine,  
 mais ton souffle a aidé à déraciner

Les chênes centenaires.

Ton souvenir est ancré dans ma mémoire,  
 Tu restes pour beaucoup d'entre-nous  
 le héros sans reproche.  
 Je t'ai pleuré. Si Rabah.  
 Quand la nouvelle de ta mort m'est parvenue.  
 Puis j'ai séché mes larmes,  
 Sachant que tu ne m'approuverais pas.  
 Pourtant, ô mon ami, tu es mort jeune !

Une fleur au printemps !

Mais tour à tour dans cette source, Où  
 l'eau douce coulait lentement, Je voyais  
 des visages tremblants Vivre, mourir, et  
 puis revivre...

Toi, l'aigle de l'histoire, toi l'oiseau mystérieux.  
 Ennemi mortel des vautours,  
 Toi, le vengeur aux serres impitoyables,  
 Toi, l'oiseau de la nuit et du jour,  
 Toi dont le seul nom  
 faisait trembler les sanglants sacrilèges,  
 Toi dont le nom était synonyme de mort  
 et de noblesse,  
 Toi dont les discussions, le soir, à la veillée,  
 Près du feu qui chantonne,  
 Retracent avec enthousiasme  
 les nombreuses actions héroïques,  
 Dors tranquillement ton profond sommeil, ô mon frère,

Ali la pointe !

J'ai regardé dans chaque source. L'eau  
 douce coulait lentement. Dans le flot, des  
 visages tremblants Vivaient, mouraient,  
 puis revivaient.

Si Hocine est mort, lui aussi,  
 il est mort comme tous mes camarades,  
 Cinq mois avant l'Indépendance.  
 Il est mort, le sourire aux lèvres,  
 la main sur une arme et les yeux vers le ciel  
 Il est mort à la veille de la liberté.  
 Cette liberté qu'il a tant désirée...

Rabah, Omar, Hocine, vous étiez tous là, le jour de la Liberté derrière les enfants d'El-Hadjar. Vous étiez derrière tous ces enfants, ces hommes, ces femmes, ces voitures, ces drapeaux, vous étiez ce que j'ai toujours compris

#### LA MARCHE DES ANGES

Vous étiez les ombres d'un passé dont on devait se souvenir pour mieux survivre, pour mieux combattre. Vous deviez porter le front haut, avec passion et orgueil ,et vous deviez sourire à tous ces êtres qui vous remerciaient du fond de leur cœur et de leur âme. Je vous salue moi aussi, martyrs, tombés pour que vive l'Algérie, et je rappelle aujourd'hui votre nom, parmi tant d'autres,

le nom des grands sacrifices !...

Je suis allé près d'une source. L'eau douce fuyait lentement. Dans l'eau des visages tremblants Mouraient, vivaient, mouraient encore...

El-Hadjar, 1969

poèmes

## Cheikh Mohammed El-Aïd

Le Cheikh Mohammed El-Aïd, l'un de nos plus grands poètes — et dont le talent a franchi nos frontières — connu durant de longues années et à plusieurs reprises les prisons et les camps de concentration de la répression coloniale. Ce poème que nous vous présentons est inspiré par le Mont ABU' L'MANGOUCHE, près de Biskra, alors que le poète y était assigné à résidence pendant notre guerre de libération.

### ABU<sup>1</sup> L'MANGOUCHE

Abu' FMangouch Je vais te dire mon cœur  
Aujourd'hui que nous sommes voisins Et  
que la montagne nous rapproche.

A biskra - les - Palmiers je me suis installé  
Tu veillais sur ses terres  
Et je t'ai vu couvant la ville  
Comme un père.  
Le destin m'a jeté à tes pieds  
Enchaîné.

Je vis au sein de mon peuple Seul  
et meurtri  
Comme l'était Younès le prophète. Ma  
résidence est une tombe Qui recouvre  
un cadavre calciné.

Les vivants alentour  
 Se détournent de moi.  
 Je les excuse  
 L'ennemi les observe et les menace de ses foudres.

(ô montagne)

L'homme libre est libre comme toi  
 Il affronte les vents  
 Sans jamais s'incliner.  
 Je te vois survivant aux tempêtes  
 Patient magnanime inflexible  
 Comme un chef de vainqueurs  
 Qui s'apprête aux batailles.  
 Tu nous dis par ton roc incassable  
 Une leçon d'éternité.  
 Ton courage audacieux nous incite au combat.  
 Abu' l'Mangouch conseille-moi  
 J'aime t'interroger  
 Ta pierre est un trésor fabuleux  
 De secrets et de sagesse.  
 Tu contiens les mystères  
 Des générations qui passent,  
 Et que seul l'homme inspiré peut percer.  
 Ô montagne je t'en conjure  
 Quand donc ce peuple douloureux  
 Sortira-t-il vainqueur de son combat ?  
 Cinq années infernales se sont écoulées  
 La guerre a ravagé sa terre  
 Le temps pour lui n'est-il que répression  
 Sera-t-il toujours voué à l'esclavage ?  
 Il a tout sacrifié  
 Jusqu'à son sang le plus précieux.  
 La victoire arrivera-t-elle enfin  
 Et enfin le Moudjahid  
 Verra-t-il ses espoirs réalisés ?

*La montagne a répondu :*

Le Peuple retrouvera sa gloire  
 Et son abnégation lui vaudra sa grandeur  
 Il bannira le malheur Et  
 se lavera de sa honte.  
 L'Avenir lui promet des lendemains nouveaux La  
 Révolution lui a tracé sa route

L'Indépendance, —

Ainsi la Nouvelle Lune —,  
 Lui offrira des jours heureux. Le Ciel chassera  
 ses nuages. Dis aux fils d'Algérie de rester  
 obstinés La victoire s'imposera Affronte les  
 adversaires avec courage Et combats sans  
 relâche.

Quand bien même tu serais seul Dieu  
 est ton premier soutien.

## Abdeikader Bekouch

*Né à Tiaret, le 26 mai 1943, Abdeikader Bekouch, actuellement calculateur topographe de sa profession, n'est pas un débutant dans les Lettres. Plusieurs de ses poèmes ont déjà été publiés dans le recueil " Jeune Poésie Algérienne " (paru aux Ed. Universitaires de France, en 1966). En outre, il a écrit et fait jouer plusieurs pièces de théâtre, au sein du T.V.A. notamment.*

# A la recherche des hommes perdus

*à la mémoire de AU Maachi*

Pendant combien de temps  
Dois-je encore souffrir  
De te vider les veines  
Et disparaître d'heure en heure\*  
Dans les fonds obscurs  
Et les réduits profonds  
Du dégoût, de la haine  
Et de la persécution.

Depuis que vient le soir  
Et que soudain  
Dilaté sur ton corps  
Et le couvrant de noir  
Je n'ai plus revu  
Que vos ombres blafardes  
Et que tes yeux hagards.

Depuis que ce matin Que j'ai  
tant attendu Ne s'est plus levé  
Depuis que la nuit longue  
S'est encore allongée

Depuis qu'à bras tendus  
lâtasit l'obscurité  
Et cherchant un objet  
Qui par ces temps aveugles  
Peuplés de mains calleuses  
De cris de naufragés  
De griffes impitoyables  
Et de momies figurées  
Me révèlent que ta présence  
Délicate et fragile  
Qu'un rien peut briser  
Reste encore sauve  
Et soit hors de danger

Te n'ai trouvé que vide Et  
que pistes mouillées De  
brouillards, de pleurs De  
souffrances et de sang

Je n'ai plus retrouvé  
Que des lambeaux de peau  
De corps écorché  
Que la boue de tes restes  
Pétris et détruits  
Par la main brutale.  
Par le pied du bourreau :

Et mes appels vains Me  
reviennent en écho  
M'emportant l'odeur De ta  
chair brûlée Et le son creux,  
plaintif De tes tristes  
vallées.

Pendant combien de temps  
Dois-je encore souffrir Une  
absence si longue

Fendant combien de temps  
Dois-je encore survivre  
Orphelin et seul

Et quand donc ton ombre  
Va-!.-elle enfin revivre Et  
mouler dans la terre

Un corps une âme Un  
bras tout puissant Et  
devenir un homme

Ce jour-là est-il né Où  
est-il toujours Dans le  
sombre grisou De  
l'éternel lointain...

*Agé de 33 ans, employé comme Déclarant en Douane dans une Société Nationale, Omar Aït-Oumeziane écrit pour la première fois. Cependant les deux poèmes que nous lui publions semblent augurer d'un tempérament littéraire certain.*

## Pourquoi ?

Inconsciemment  
 Stupidement  
 Rue d'Isly  
 Tu as dit  
 Pourquoi  
 Rue d'Isly  
 Mon frère  
 Tout bêtement  
 Tout simplement  
 Rue Michelet  
 Tu as prononcé  
 Pourquoi  
 Rue Michelet  
 Ma sœur  
 Rue Ben M'hidi  
 N'est-ce pas plus joli  
 Mon frère  
 Rue Didouche  
 N'est-ce pas plus beau dans ta bouche  
 Ma sœur

## Les nouveaux Pieds-Noirs

En Alger  
 Engorgé  
 Il faut les entendre et les voir  
 Les nouveaux pieds-noirs  
 Aux terrasses des cafés attablés  
 Les yeux derrière des lunettes cachés  
 De la lumière ayant peur  
 De la Vérité ayant horreur  
 Les boissons interdites avalant  
 Les belles filles lutinant  
 Il faut les entendre et les voir  
 Les nouveaux pieds-noirs  
 Au pays  
 Reconquis  
 Les échecs souhaitant  
 Les malheurs inventant  
 Que de fadaïses débitée»  
 Par des sots écoutées.

Agé de 20 ans. Madani Senoussi est élève au Lycée Technique  
/!;i.;iftcLr du Co:i^U^uiie. Ses poèmes - et en particulier, celui--  
l'ini inznv:^ d ;un' iispirtion surtout tournée vers l'actualité. \

## \* Vietnamien,

Mer en guerre  
Terre en sang Ciel  
en pans Nature en  
feu Foyers en  
pleurs  
Vietnam... Vietnamiens...

T'ai vu  
Une larme pure et chaude Aux  
yeux de l'opprimé

j'ai vu  
Une larme trouble et froide Aux  
yeux de l'opresseur

.]ai vu  
L'opresseur par l'arme et le feu  
Dévaler le sol des moussons

ai vu  
L'opprimé pleurer ses martyrs  
L'opresseur compter ses morts

Vietnam... Vietnamiens...

Dans une lettre accompagnant ce poème, Y auteur (déjà  
publié dans le numéro 5) écrit :  
« ABSENTE L'ÉTOILE POLAIRE, C'est là l'affirmation d'un  
désarroi... pour trouver une voie originale en une recherche rendue  
malaisée du fait de l'impact profond de la colonisation... »

## Absente l'Étoile Polaire

...Et  
**Je pleure  
mes incertitudes présentes  
mes déchirements  
la mosaïque  
de mon être  
sur une proximité  
importune**

Absente l'Etoile Polaire  
Evaporée dans la chaleur  
des certitudes sa fusion  
imperceptible  
inopportune me  
laisse égaré à la croisée  
décisive des chemins des  
avenirs Et bicéphale je suis  
souffrant de la divergence  
de mes regards

L'appel intime  
 cristallise une destinée  
 exige la fidélité  
 à Fatmosphère originale  
 d'une procréation  
 mon façonnement par les mains  
 qu'a guidées la présomption  
 est l'énergie désintéressée  
     ou fourvoyante  
 qui annihile le choix dicté  
 par la reconnaissance  
 Polaires de l'est  
     de l'ouest mais la  
 Polaire authentique  
     réconfortante  
 par ses présages d'unique certitude  
 s'est dissoute à la rencontre fatale de  
 vérités multiples la double tendance  
 est une stagnation elle enracine  
 profond le corps irrésolu qui végète  
 sur son progrès  
     dérisoire  
 J'aspire à un néant aveugle  
 ou juste réduisant la  
 confrontation  
     paralysante  
 il enveloppera un élan antagoniste au  
 renoncement salvateur pour mon  
 unité.

## Amar Abane

*Né le 17 janvier 1950 à Maillot, Amar Abane a eu une enfance et une scolarité difficiles. Orphelin à 9 ans, il entre très tard à l'école ; après ses études primaires, il suit pendant 2 ans des cours de comptabilité dans une école commerciale, et complète par lui-même son instruction. C'est donc quasiment un autodidacte. Et sa production n'en a que plus de valeur.*

## Mon petit poème

Pour bâtir mon petit poème,  
 Sur un morceau de papier J'ai  
 coulé de l'encre J'ai versé des  
 larmes En pleurant une rosé.

Pour bâtir mon petit poème,  
 Sur un morceau de papier J'ai  
 dessiné mon passé, J'ai tracé  
 des lettres Et semé des étoiles.

Pour bâtir mon petit poème,  
 Sur un morceau de papier J'ai  
 évoqué mon passé, J'ai  
 construit des palais, Des  
 jardins, des allées.

Pour bâtir mon petit poème,  
Sur un morceau de papier J'ai  
collé des images :

J'ai décrit des paysages Et  
parlé de grands Sages.

Pour bâtir mon petit poème,  
Sur un morceau de papier J'ai  
fixé un soleil aveugle, Puis j'ai  
cloué mon cœur Avec dedans  
une fleur.

Pour bâtir mon petit poème,  
Sur un morceau de papier J'ai  
dressé des réverbères En  
éparpillant la lumière Pour que  
tout soit clair.

**Jamel Moknachi**

## Il ne faut pas négocier

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Ni récolte ni maison ni or en banque  
Seulement dans l'exil les majuscules du courage

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Ni carte d'identité ni passeport Seulement des  
grenades pour tout bagage à chaque voyage

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens Ni  
fonctionnaires ni généraux ni muezzins Seulement des  
hommes-obus des femmes suicides avec un

[sexe pistolet

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Ni droite ni gauche Seulement un but la  
victoire un moyen la mort

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Ni voiture ni costume

Seulement une tenue de guerre pour tous les jours et un

[linceul pour la fête

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Ni saints ni maîtres Seulement un pain de  
T.N.T. et une idée fixe

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Ni bonheur à défendre ni espoir à espionner  
Seulement un poème par effraction

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Ni trône ni couronne Seulement un  
strapontin pour insulter le malheur

Heureux ceux qui n'ont rien comme les Palestiniens  
Seulement un fusil entre les mains Et au fond du cœur La  
géographie future

## **PRIX REDHA HOUHOU**

Le Prix REDHA HOUHOU dont les lauréats en 1969 ont été :

- M. Merzak Begtache, pour la meilleure nouvelle en arabe.
- M. Abderrahmane Arab, pour la meilleure nouvelle en français.

en est à sa seconde année. Ce prix, d'un montant de 5 000 DA, récompensant la meilleure nouvelle, sera décerné le 1er décembre 1970 par M. le Ministre de l'Information. Les demandes de participation doivent être adressées avant le 25 octobre 1970 au Ministère de l'Information, Direction de la Culture, 119, Rue Didouche Mourad - Alger.

## **REGLEMENT**

Article 1 : Il est créé un Prix destiné à récompenser tous les ans la meilleure nouvelle, et désigné sous le titre « Prix Rédha HOUHOU ».

Article 2 : Le montant du « Prix Rédha HOUHOU » est fixé à 5000 dinars pour la nouvelle écrite en arabe et 5000 dinars pour la nouvelle écrite en français.

Article 3 : Le « Prix Rédha HOUHOU » est attribué le 1er décembre de chaque année.

Article 4 : Le « Prix Rédha HOUHOU » est ouvert à tous les auteurs algériens.

Article 5 : La nouvelle devra comporter un minimum de 10 pages dactylographiées.

Article 6 : La candidature doit parvenir deux mois avant la date d'attribution au siège du Ministère de l'Information.

Article 7 : Le jury est composé de 5 membres désignés chaque année par le Ministre de l'Information.

Article 8 : Le jury établit son règlement intérieur.

Article 9 : Le Lauréat d'une année ne sera pas admis à concourir les années suivantes.

## PRIX RÂCHID KSENTINI

Le MINISTERE DE L'INFORMATION vient d'instituer un Prix récompensant la meilleure œuvre théâtrale.

Les demandes de participation doivent être adressées avant le 30 juin 1970 au Ministère de l'Information, Direction de la Culture, 119, Rue Didouche Mourad - Alger.

### REGLEMENT

Article 1 : Le Ministère de l'Information institue un prix artistique dénommé prix « Rachid Ksentini », attribué aux producteurs de la meilleure œuvre théâtrale.

Article 2 : Le prix sera décerné tous les ans au cours du mois de septembre. Il est fixé à DIX MILLE (10000) DINARS.

Article 3 : Sont admis à concourir les candidats de nationalité Algérienne.

Article 4 : Chaque candidat peut présenter au concours une ou plusieurs œuvres inédites. /

Article 5 : Le concours comporte une pièce de théâtre remplissant les conditions suivantes :

- être une production originale de l'auteur et non une traduction ou adaptation,
- la durée minimum de la pièce est de 90 minutes,
- le texte de la pièce doit être présenté sous forme de manuscrit dactylographié ou écrit lisiblement accompagné d'un résumé de l'œuvre en deux pages.

Article 6 : La date d'inscription et de dépôt des manuscrits susceptibles d'être présentés à ce concours est fixée du 1er novembre au 30 juin.

Article 7 : Le jury sera composé de cinq personnes désignées par le Ministre de l'Information parmi les personnalités littéraires et artistiques.

Article 8

Outre la désignation du 1er Prix le jury pourra décider l'attribution de prix d'encouragement .

Article 9 Les meilleures œuvres retenues par le jury seront programmées officiellement au Théâtre National Algérien, à la Radiodiffusion Télévision Algérienne et feront l'objet éventuellement d'adaptation cinématographique.